

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES,

On trouve chez le même Libraire,

Clotilde, Reine de France, par Mad. V. M***., auteur du Rêve allégorique sur les Fleurs; 2 vol. in-12 : prix 4 fr., et 5 fr. franc de port.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

LES AFFINITÉS ÉLECTIVES,

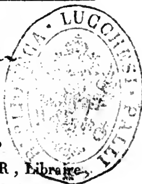
ROMAN DE GŒTHE,

Auteur de Werther, etc., etc.

TRADUIT DE L'ALLEMAND.

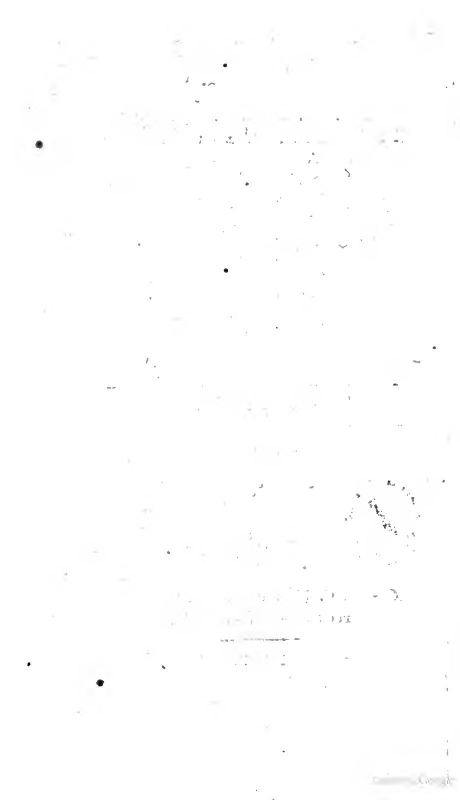
TOME PREMIER.





PARIS,
Chez S. C. L'HUILLIER, Libraire,
rue Saint-Jacques, n°. 55.

1810.



LES AFFINITÉS ÉLECTIVES.

CHAPITRE PREMIER.

Edouard, c'est ainsi que nous appelons un riche baron à la fleur de son âge, Edouard avait passé dans sa pépinière les plus belles heures d'une après-midi d'avril, pour enter sur de jeunes tiges des greffes qu'il avait reçues depuis peu. Il venait de finir; après avoir renfermé ses outils, il considérait, avec plaisir, son ouvrage, lorsque le jardinier arriva, et se réjouit de la part que son maître avait prise à ses travaux.

N'as-tu pas vu ma femme? demanda Edouard en se disposant à partir.

Là bas, dans les nouvelles plantations, répondit le jardinier. La cabane de mousse qu'elle a fait construire contre le rocher, vis-à-vis du château, sera finie aujourd'hui; tout est très-beau et plaira à monsieur. On a une superbe vue : au-dessous le village, un peu vers la droite l'église; on voit par-dessus la pointe du clocher; en face, le château et les jardins.

Fort bien, reprit Edouard; d'ici, je voyais travailler les ouvriers.

Puis, continua le jardinier, à droite s'ouvre le vallon, et l'on aperçoit dans le lointain de riches prairies couvertes d'arbres. Le sentier qui monte sur les rochers est très-bien arrangé. Madame entend cela à merveille; on travaille avec plaisir sous sa direction.

Va la trouver, dit Edouard, et prie-la de m'attendre. Dis-lui que je désire voir les ouvrages qu'elle a fait faire et l'en féliciter.

Le jardinier s'éloigna promptement. Edouard le suivit bientôt.

Il descendit les terrasses, examina en passant les serres et les couches; arrivé au ruisseau, il le passa sur une planche à l'endroit où le sentier qui conduit aux nouvelles plantations se divise en deux. Il laissa celui qui va droit au bas du rocher par le cimetière, pour prendre l'autre qui, par une pente douce, se dirige vers le haut de la montagne en passant par un joli bosquet. A l'endroit où ils se réunissent, il s'assit un moment sur un banc, se mit de nouveau en marche, et après avoir monté plusieurs escaliers, il fut conduit enfin

à la cabane de mousse par un chemin plus étroit et un peu escarpé.

Sur le seuil de la porte se trouvait Charlotte pour recevoir son époux. Elle le fit asseoir de manière qu'il pût, par la fenêtre, embrasser d'un coup d'œil tout le paysage qui paraissait comme renfermé dans un cadre. Il prit plaisir à ce tableau, dans l'espoir, surtout, que le printems viendrait bientôt l'animer de plus riches couleurs. —Je vais te faire une remarque, ajouta-t-il : la cabane me paraît un peu trop étroite.

Pour nous deux elle est assez grande, répondit Charlotte.

Oui, vraiment, dit Edouard, pour un troisième il y a même encore de la place.

Pourquoi pas pour un quatrième, repartit Charlotte. Dans la suite nous

préparerons des places pour une plus grande société.

Puisque nous sommes ici seuls, tranquilles, dit Edouard, et également de bonne humeur, je dois t'avouer que depuis quelque tems j'ai une chose sur le cœur que j'ai bien envie de te confier, mais je suis embarrassé pour en commencer le récit.

J'ai en effet remarqué en toi, reprit Charlotte, je ne sais quoi de mystérieux qui trahissait ton embarras.

Et je crois même, continua Edouard, que si je n'étais pas pressé par le départ du courrier de demain, et si nous ne devions pas nous décider absolument aujourd'hui, j'aurais encore gardé le silence plus long-tems.

Qu'est-ce donc ? demanda Charlotte avec instance et d'un ton plein d'amitié.

Cela regarde notre ami le capitaine, répondit Edouard. Tu connais la triste position dans laquelle il se trouve, comme beaucoup d'autres, sans que ce soit sa faute. Combien ne doit-il pas être douloureux pour un homme qui possède autant de connaissances, de talens et de capacité, de se voir sans emploi! et je ne veux pas différer davantage de réaliser le projet que m'a inspiré l'amitié que je lui porte; je désirerais que nous le prissions auprès de nous pendant quelque tems.

Cela mérite réflexion, et doit être considéré sous plus d'un rapport, répondit Charlotte.

Je suis prêt à te communiquer mes idées, dit Edouard. Il règne dans sa dernière lettre une profonde mélancolie, non qu'il lui manque de quoi satis-

faire à ses besoins, car il sait les borner. Quant à l'absolu nécessaire, j'y ai pourvu, et il ne lui est point pénible de recevoir de moi. Pendant toute notre vie, nous nous sommes si souvent rendus l'un à l'autre de pareils services, que nous ne pourrions pas calculer lequel des deux est le débiteur. Se trouver sans occupation, voilà sa véritable douleur. Employer à l'avantage d'autrui les talens variés qu'il s'est donnés, est son seul plaisir, et même sa passion. Maintenant rester dans l'inactivité, ou se livrer à de nouvelles études, acquérir des connaissances plus étendues, lorsqu'il ne peut pas mettre à profit celles qu'il possède déjà à un si haut dégré..... Il suffit, mon cher enfant, c'est une situation cruelle dont il ressent doublement le tourment dans sa solitude.

Je croyais, dit Charlotte, qu'on lui avait fait des offres de différens côtés. J'avais même écrit à plusieurs de mes amis et de mes amies sur l'activité desquels je pouvais compter, et autant que je puis le savoir, mes recommandations n'étaient point restées sans effet.

Il est vrai, reprit Edouard ; mais ces différentes occasions, ces offres, lui causent un nouvel embarras, une nouvelle inquiétude. Rien de ce qu'on lui propose n'est digne de lui. Il doit ne rien faire ; il doit sacrifier lui, son tems, sa façon de penser, et cela lui est impossible. Plus je réfléchis à tout cela, plus je désire de le voir avec nous.

C'est très-beau et très-aimable, répondit Charlotte, de prendre autant de part à la situation d'un ami ;

mais permets-moi de te sommer de penser aussi à la tienne, à la nôtre.

Je l'ai déjà fait, répliqua Edouard. Nous ne pouvons nous promettre qu'agrément et utilité de sa société. Pour la dépense, je ne veux pas en parler, dans tous les cas elle sera peu de chose, s'il vient ici; surtout, en réfléchissant que sa présence ne nous causera point la moindre incommodité. Il peut habiter dans l'aîle droite du château, et tout le reste s'arrangera à merveille. Combien d'avantages ne trouvera-t-il pas à vivre avec vous, et combien d'agrémens ne trouverons-nous pas à vivre avec lui! que d'utilité même ne pouvons-nous pas en retirer! Je désire depuis long-tems de faire faire l'arpentage de mes possessions et de toute la contrée. Il s'en chargera

et le dirigera. Mon projet est d'être moi-même à l'avenir l'administrateur de mes propriétés, aussitôt que les fermiers actuels auront fini leur bail. C'est une entreprise fort importante. Que de connaissances préliminaires n'exige-t-elle pas et qu'il possède mieux que moi! Je ne sens que trop combien un homme de cette espèce me manque. Les habitans de la campagne ont, il est vrai, des données exactes, mais ne savent point les communiquer ou ne le veulent point avec bonne foi. Les étudians de la ville et des académies sont instruits et honnêtes; mais ils n'ont point d'expérience dans de pareils objets. Je puis m'en promettre de mon ami; il résultera de sa présence un millier de relations, que je me représente toutes avec plaisir, qui même t'intéressent,

et dont je prévois beaucoup de bien. Maintenant je te remercie de ce que tu m'as écouté avec tant d'amitié; parle à ton tour avec détails et une entière liberté, dis-moi tout ce que tu as à me dire, je ne veux pas t'interrompre.

Charlotte répondit : Je veux commencer d'abord par une observation générale. Les hommes pensent davantage aux objets présens et individuels, et cela avec raison, parce qu'ils sont appelés à agir; les femmes, au contraire, pensent davantage à l'ensemble et à la suite des circonstances de la vie, et cela avec une égale raison, parce qu'on exige d'elles dans leurs actions, une suite et une liaison dont dépend, d'ailleurs, et leur sort, et celui de leur famille. C'est pourquoi il nous faut jeter un regard sur

notre vie présente et passée, et tu m'avoueras que l'invitation faite au capitaine, ne s'accorde pas avec nos projets, nos plans et nos arrangemens.

Puis-je, cependant, penser volontiers à nos premières relations! nous nous aimions mutuellement dans notre jeunesse avec une vive tendresse; nous fûmes séparés; ton père dont l'avarice ne pouvait jamais être satisfaite, te maria avec une femme d'un certain âge, mais riche; je dus donner ma main à un homme possesseur de grands biens et que j'estimais sans l'aimer. Nous devînmes bientôt libres l'un et l'autre; tu le fus avant moi, ta femme te laissa maître d'une fortune considérable; je pus disposer plus tard de ma personne, précisément à l'époque où tu revins de tes voyages. Nous nous retrouvâmes dans

cette situation ; nous nous réjouîmes de nos anciens souvenirs, nous aimions ces souvenirs, nous pouvions désormais vivre ensemble sans qu'aucun obstacle pût nous en empêcher. Tu insistas sur notre union ; je n'y consentis pas d'abord ; car puisque nous sommes à peu près du même âge, je me trouve aujourd'hui bien plus âgée relativement à toi. A la fin je ne voulus pas te refuser ce dont tu faisais dépendre ton bonheur. Tu voulais te reposer auprès de moi de toutes les agitations que tu avais éprouvées à la cour, dans la carrière militaire, dans tes voyages ; tu voulais revenir à toi-même ; mais tu ne voulais que moi seule. Je mis ma fille unique dans une pension où elle pouvait, à la vérité, recevoir une éducation plus distinguée qu'en restant

toujours à la campagne ; j'y plaçai aussi ma nièce, ma chère Ottilie, qui, peut-être, se serait mieux formée sous mes yeux, aux vertus domestiques. Tout cela se passa avec ton consentement, afin que nous pussions vivre uniquement pour nous-mêmes, jouir dans une entière liberté de ce bonheur que nous avions obtenu si tard après l'avoir désiré de si bonne heure. C'est ainsi que nous avons commencé notre séjour champêtre. Je me suis chargée des affaires intérieures, toi de celles du dehors. Je me suis arrangée de manière à venir au-devant de tous tes désirs, à ne vivre que pour toi; essayons au moins, quelque tems, à quel point cette existence nous convient.

Édouard lui fit alors la réponse suivante : Puisque l'ordre et la suite

sont votre élément, on ne doit pas vous laisser commencer un raisonnement, si l'on n'est pas déterminé d'avance à vous donner raison ; aussi as-tu raison jusqu'à présent. Notre plan est bon sans doute, mais ne doit-il pas se développer davantage et amener d'autres résultats.

N'avons-nous donc fait travailler, moi dans le jardin, et toi dans le parc, que pour des solitaires.

Très-bien, dit Charlotte, très-bien ; seulement n'y introduisons rien d'étranger, rien de nuisible. Réfléchis que nos projets, ce qui regarde même le ménage, tout n'est disposé que pour nous deux. Tu voulais d'abord me communiquer successivement les journaux de tes voyages, et mettre en ordre, à cette occasion, beaucoup de papiers qui y ont rapport, et

avec ma coopération, mon secours, composer de ces matériaux précieux mais en désordre, un ouvrage intéressant pour nous et pour le public. Je te promis de t'aider à les copier, et nous pensâmes à parcourir ainsi en souvenir, commodément, en secret et avec joie, ce monde que nous ne devions pas voir ensemble. Nous avons même déjà commencé. Quelquefois tu prends ta flûte et m'accompagnes lorsque je joue du piano ; nous ne manquons pas de voisins qui nous visitent. Quant à moi, du moins, je croyais passer l'été le plus agréable de ma vie.

Je serais bien aussi de cet avis, dit Edouard en se frottant le front, si, à ce que tu me rappelles avec tant de grace et de raison, ne venait pas se mêler continuellement l'idée que par

la présence du capitaine, rien ne serait troublé, qu'au contraire tout se finirait plutôt et prendrait une nouvelle vie. Il a fait avec moi une partie de mes voyages, a remarqué beaucoup d'objets dans un autre esprit. Nous profitions mutuellement de nos observations, et je crois que, réunis, nous ferions un bon ouvrage.

Laisse-moi t'avouer avec franchise, dit Charlotte un peu impatiente, que je répugne à ce projet, qu'un pressentiment secret ne m'annonce rien de bon.

De cette manière, vous autres femmes, vous seriez vraiment invincibles, reprit Edouard; d'abord raisonnables, on ne peut vous contredire; aimables, on vous cède volontiers; sentimentales, on craint de vous

faire de la peine ; pleines de pressentimens, on vous épouvante.

Je ne suis point superstitieuse, répondit Charlotte, et n'accorde rien à ces incitations intérieures et qui n'auraient rien que de vague ; mais elles sont la plupart du tems des réminiscences involontaires de conséquences heureuses et malheureuses qu'ont eues nos propres actions ou celles des autres. Rien n'est plus important dans une position quelconque que l'intervention d'un tiers. J'ai vu des amis, des frères, des amans, des époux dont le bonheur a été altéré, quelquefois entièrement détruit par l'arrivée d'une personne inattendue ou qu'on avait désirée.

Cela peut arriver, dit Edouard aux hommes qui marchent aveuglément dans le sentier de la vie, mais

non à ceux qui, éclairés par l'expérience, ont appris à se connaître.

La connaissance de soi-même, mon ami, lui répondit Charlotte, n'est point une arme suffisante, souvent même elle est dangereuse à celui qui s'en sert; et de tout ceci, il résulte du moins, que nous ne devons pas nous hâter. Accorde-moi encore quelques jours, ne décide rien.

Où nous en sommes, je vois, reprit Edouard, que même après plusieurs jours, nous nous hâterons encore. Nous avons exposé réciproquement les raisons pour et contre; il s'agit de prendre une résolution, et le meilleur parti serait de l'abandonner au sort.

Je sais, répondit Charlotte, que, dans les cas douteux, tu laisses volontiers la décision au hasard, ou tu

la cherches dans un cornet; pour une affaire importante, je regarderais cela comme une folie.

Mais que dois-je écrire au capitaine? s'écria Edouard; car je dois à l'instant prendre la plume.

Une lettre sérieuse, raisonnable, consolante, dit Charlotte.

Cela veut dire n'en point écrire, reprit Edouard.

Et cependant vaut-il mieux, dans beaucoup de circonstances, répliqua Charlotte, plutôt ne rien écrire, que de ne point écrire du tout.

CHAPITRE II.

EDOUARD était seul dans sa chambre, et la récapitulation des principaux évènemens de sa vie, qu'il venait d'entendre de la bouche de Charlotte; le souvenir de leur situation réciproque et de leurs projets, avaient ému agréablement son ame. Il s'était trouvé si heureux auprès d'elle et dans sa société, qu'il pensait à écrire au capitaine, une lettre amicale, qui lui exprimât la part qu'il prenait à ses malheurs, mais qui en cherchant à le tranquilliser, ne contînt rien de positif à son égard. Lorsqu'il se plaça à son secrétaire et qu'il prit la lettre de son ami pour la parcourir encore une fois, l'état malheureux d'un

homme si parfait, se présenta à lui de nouveau ; tous les sentimens qui l'avaient tourmenté depuis quelques jours, se réveillèrent, et il lui parut impossible d'abandonner son ami dans une position aussi pénible.

Edouard n'était point accoutumé à se contraindre. Dans sa jeunesse, fils unique, et par conséquent un peu gâté, de riches parens qui surent le déterminer à un mariage bizarre, mais extrêmement avantageux, avec une femme beaucoup plus âgée, il fut payé de ses bons procédés envers elle par toutes sortes de complaisances, et la plus grande générosité de sa part. Sa mort le laissa bientôt seul maître de ses actions. Les voyages lui donnèrent l'habitude de l'indépendance ; disposant ses projets, son tems, ses actions au gré de ses ca-

prices, ne voulant rien d'exagéré, mais voulant beaucoup et diversement; sincère, bienfaisant, brave, audacieux même dans l'occasion. Qu'est-ce qui pouvait dans le monde s'opposer à ses désirs!

Jusqu'à présent, tout avait été selon qu'il avait résolu; il était même parvenu à la possession de Charlotte par une fidélité opiniâtre et romanesque; et maintenant il se voyait contredit pour la première fois; pour la première fois il trouvait un obstacle, et cela lorsqu'il voulait attirer auprès de lui l'ami de sa jeunesse, lorsqu'il voulait arrêter le plan de sa vie entière. Il était chagrin, impatient, il prenait la plume et la quittait à différentes reprises, parce qu'il ne pouvait jamais être d'accord avec lui-même sur ce qu'il devait écrire. Il ne

voulait point aller contre les désirs de sa femme, il ne pouvait pas accéder à sa demande; agité comme il l'était, il devait écrire une lettre tranquille, et cela lui aurait été absolument impossible. Ce qu'il y avait de plus naturel, c'était de chercher un délai. Il demanda pardon à son ami, en peu de mots, de ce qu'il ne lui avait point écrit, de ce qu'il ne lui écrivait point encore avec détails, et lui promit pour le prochain courier une lettre consolante et plus significative.

Le jour suivant, Charlotte profita de l'occasion d'une promenade dans le même lieu, pour ramener l'entretien sur le même sujet. Peut-être était-elle persuadée que le meilleur moyen de prévenir un dessein était d'en reparler souvent.

Cette conversation était désirée par Edouard. Il s'exprima suivant sa coutume, avec grace et d'un ton affectueux ; car si, par une extrême susceptibilité, il s'enflammait aisément, si son exigeance devenait insupportable, s'il impatientait par son importunité, cependant, toutes ses expressions, dictées par un parfait ménagement pour autrui, étaient adoucies de manière qu'on était toujours forcé de le trouver encore aimable, lors même qu'on le trouvait importun.

C'est ainsi que dans cette matinée il inspira d'abord à Charlotte la gaîté la plus pure, puis un tel abandon par ses charmans discours, que, hors d'elle-même, elle s'écria : « Tu veux donc que j'accorde à l'amant ce que je refusais à l'époux !

» Tu dois au moins, mon ami, con-

tinua-t-elle, t'apercevoir combien je suis touchée de tes vœux et de la vivacité pleine d'intérêt avec laquelle tu les exprime; elle me force à te faire un aveu. J'ai eu jusqu'à ce moment quelque chose de caché pour toi; je me trouve dans une situation semblable à la tienne, et je me suis déjà imposé le sacrifice que j'exige de toi. »

« Cela me fait plaisir, dit Edouard, et je remarque que les débats sont quelquefois utiles en ménage; ils sont cause que l'on apprend toujours, l'un de l'autre, quelque chose de nouveau. »

« Tu sauras donc qu'il en est de moi, à l'égard d'Ottilie, comme de toi par rapport au capitaine. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine que je vois cette chère enfant dans sa pension, où elle

se trouve désavantageusement placée, tandis que Luciène, ma fille, qui est née pour le monde, s'y forme pour le monde, tandis qu'elle semble y jouer avec les langues, l'histoire et les autres connaissances qu'on lui donne, comme avec les touches de son clavecin ; que, douée d'une grande vivacité et d'une heureuse mémoire, on peut dire qu'elle oublie tout, et dans le moment même se ressouvient de tout ; qu'elle se distingue par l'aisance de ses manières, la grace avec laquelle elle danse, la propriété et la facilité de ses expressions, et que richement dotée par la nature elle est comme la reine de son petit cercle ; que la directrice de cet établissement la considère comme une petite divinité qui commence à se développer entre ses mains, qui lui fera honneur,

inspirera de la confiance en elle et lui attirera une foule d'autres jeunes personnes ; que les premières pages de ses lettres et de ses comptes du mois ne sont autre chose que des hymnes sur les rares qualités de cette enfant; hymnes que je sais bien traduire dans ma simple prose : tout ce qu'elle donne à entendre sur le compte d'Ottilie n'est au contraire qu'excuse sur excuse sur ce que cette jeune et jolie personne grandit sans que ses facultés se développent. Ce qu'elle ajoute d'ailleurs est loin d'être une énigme pour moi, qui aperçois dans cette enfant le caractère de sa mère, de ma digne amie, qui s'est formée à mes côtés ; tandis que je suis sûre que si j'élevais moi-même sa fille, j'en ferais une personne distinguée.

» Mais puisque cela n'entre pas dans

notre plan, et qu'il faut bien se garder de tirailler, de rapetasser continuellement le genre de vie qu'on s'est fait, je supporte plus facilement cette contrainte, et le sentiment pénible que j'éprouve lorsque ma fille, qui sent très-bien que la pauvre Ottilie est entièrement dans notre dépendance, abuse de ses avantages sur elle, et détruit en quelque sorte par là le mérite de notre bienfait.

» Mais qui est assez heureusement né pour ne pas abuser quelquefois cruellement de ses avantages sur les autres? Qui est doué d'assez hautes qualités pour n'avoir pas eu quelquefois à souffrir ce genre d'oppression? C'est une épreuve qui contribuera à former le mérite d'Ottilie. Cependant, depuis que je connais sa fâcheuse position, je me suis donné des soins

pour la placer ailleurs ; j'attends une réponse de moment en moment, et lorsque je l'aurai reçue, je ne veux pas perdre de tems. Voilà ma position, mon cher ; tu vois que nos cœurs, quelqu'unis qu'ils soient, ont chacun leurs peines particulières; supportons-les en commun afin qu'elles ne nous aigrissent pas l'un contre l'autre. »

« Nous sommes d'étranges créatures, dit Edouard en souriant. Lorsque nous avons éloigné de nous un objet qui nous inquiète, nous croyons avoir tout fait ; nous sommes capables de grands sacrifices, rarement avons-nous le pouvoir de supporter les sacrifices journaliers et de détail. C'est ainsi qu'était ma mère. Pendant tout le tems de mon enfance et de ma jeunesse que j'ai passé auprès d'elle, elle a été dans une inquiétude continuelle.

Si je montais à cheval et que je rentrasse un peu tard, il m'était arrivé quelqu'accident. Etais-je surpris par une pluie, je ne devais pas manquer d'avoir la fièvre. Je m'éloignai d'elle, je voyageai, et il sembla que je cessai de lui appartenir.

» Si nous y réfléchissons, continua-t-il, nous verrons que notre conduite est folle et inexcusable ; pour ne pas nous exposer, nous laissons dans la peine et l'oppression deux cœurs nobles et qui nous sont chers. Qu'appellera-t-on égoïsme, si cela n'en est pas ? Au nom de Dieu, faisons un essai ; prends Ottilie et laisse-moi prendre le capitaine. »

« On pourrait en courir les risques, dit Charlotte d'un air sérieux, s'ils ne regardaient que nous seuls. Penses-tu donc qu'il soit prudent de rappro-

cher d'une jeune et belle personne comme Ottilie, le capitaine qui est à peu près de ton âge? et c'est précisément l'âge, s'il m'est permis de te dire quelque chose de flatteur, où l'on est capable d'aimer et digne d'être aimé. »

« Mais je ne sais pas pourquoi, répliqua Edouard, tu vois Ottilie si en beau, c'est sans doute parce qu'elle a hérité de tes attachemens pour la mère; elle est gentille, il est vrai, et je me souviens que le capitaine me la fit remarquer, lorsqu'à notre retour, il y a un an, nous la rencontrâmes avec toi chez ta tante, mais je ne sache pas qu'elle ait fait la moindre impression sur moi. »

« Je t'en loue, dit Charlotte, car j'étais présente, et quoiqu'elle soit beaucoup plus jeune que moi, la pré-

sence de l'ancienne amie avait tant d'attraits pour toi, que tu ne fis pas attention à sa beauté naissante. Cela tient encore à ta manière d'être, qui fait que j'ai tant de plaisir à passer ma vie avec toi. »

Quelle que fût la franchise apparente de la conversation de Charlotte, elle cachait cependant quelque chose; en effet, elle avait présenté, à dessein, Ottilie à Edouard, lors de son retour, afin de procurer ce parti à sa chère pupille, car elle ne pensait plus à Edouard pour son propre compte; le capitaine avait été aussi aposté pour réveiller l'attention d'Edouard; mais celui-ci conservant obstinément son ancien amour pour Charlotte, ne se laissa pas distraire, et ne vit le bonheur, qu'en apercevant la possibilité de jouir enfin d'un

bien si ardemment désiré, et dont une suite de circonstances semblaient l'avoir privé pour jamais.

Les deux époux étaient à même de descendre vers le château, lorsqu'un domestique qui courait vers eux, s'annonça de loin par ses éclats de rire. « Monsieur et madame, dépêchez-vous donc de descendre, M. Mittler vient d'entrer, en galopant, dans la cour du château ; il nous a tous rassemblés par ses cris, nous devons tous vous chercher, et il ne cesse de nous dire : Bien vite! bien vite! »

Le drôle d'homme! s'écria Edouard, ne vient-il pas fort à propos, Charlotte? Puis s'adressant au domestique : Retournez-vous-en tout de suite, dites-lui que nous avons besoin, grand besoin de lui! qu'il veuille bien

descendre de cheval. Ayez soin de son cheval; conduisez M. Mittler dans le salon, servez-lui à déjeuner : nous arrivons dans l'instant.

Prenons le chemin qui est le plus près de nous, dit Edouard à sa femme, et en parlant ainsi, il enfile le sentier qui traversait le cimetière et par lequel il avait évité de passer jusqu'alors. Mais quelle fut sa surprise quand il aperçût que Charlotte, toujours pleine d'attentions délicates, avait eu soin que la vue de ce lieu ne lui offrît rien de trop pénible. En ménageant, autant qu'on avait pu, les anciens monumens, elle avait su si bien distribuer et arranger le tout, qu'elle avait fait du cimetière un endroit agréable, sur lequel l'œil et l'imagination aimaient à s'arrêter.

La pierre la plus ancienne occu-

pait la place la plus distinguée ; les autres, selon le nombre d'assises de chacune, avaient été dressées contre la muraille, ou transportées ailleurs ; le socle supérieur de l'église en était même marqueté et décoré. Edouard éprouva un sentiment extraordinaire de surprise en y entrant par le petit portail ; il serra la main de Charlotte, et quelques larmes vinrent humecter ses yeux.

Ils en étaient là, quand l'étranger vint brusquement à eux ; il n'avait pas voulu s'arrêter au château, et traversant le village au grand galop, avait couru jusqu'à la porte du cimetière ; il s'y arrêta, et cria de là à ses amis : « Vous ne vous moquez donc pas de moi ? Avez-vous réellement besoin de moi ? Je reste à dîner avec vous ; ne me retenez pas davantage,

j'ai encore une foule de choses à faire aujourd'hui.

— Puisque vous avez pris la peine de venir jusqu'ici, répliqua Edouard, entrez avec nous ; nous venons dans un lieu qui n'inspire que des idées sérieuses, voyez comment Charlotte a su orner ce lugubre séjour.

— Que j'entre ! s'écria le cavalier, je n'y entrerai ni à cheval, ni en voiture, ni à pied, je n'ai rien à démêler avec les gens qui reposent dans ce cimetière, ce sera assez tôt d'y entrer quand on m'y portera un jour les pieds en avant. Çà, dites-moi, est-ce sérieusement que vous me demandez ?

— Oui, dit Charlotte, très-sérieusement ! Nous avons besoin de conseils ; voici la première fois depuis notre mariage que nous nous trou-

vons dans l'embarras, et nous ne savons comment nous en tirer.

— On ne le dirait pas à vous voir, répliqua l'homme à cheval ; je veux pourtant bien vous croire. Mettez-moi donc au fait, et que ce soit fini. Suivez-moi vite, mon cheval a besoin de se rafraîchir.

Ils se trouvèrent bientôt tous trois réunis dans le salon. On servit le dîner, et Mittler leur fit l'histoire de ses affaires de la journée. Ce bizarre personnage avait été autrefois ecclésiastique, et s'était distingué dans cet état par l'activité infatigable qu'il portait dans son ministère. Il avait le talent d'apaiser les querelles, tant dans les familles qu'entre voisins, et était parvenu plus d'une fois à remettre la paix entre des communes entières et des possesseurs de terre. Par son art

unique d'aplanir les difficultés; pendant tout le tems qu'il avait été en fonctions, on n'avait pas eu l'exemple d'un seul divorce, et les tribunaux du pays n'avaient été importunés ni des querelles ni des procès de ses paroissiens. Ayant compris de bonne heure combien la connaissance du droit pouvait lui être utile, il s'était appliqué tout entier à cette étude avec un tel succès, qu'il s'était rendu un avocat consommé. Sa sphère d'activité s'étendit bientôt à un point surprenant; on allait même l'attirer dans la capitale pour achever dans ce poste élevé l'ouvrage qu'il avait commencé dans son obscur presbytère, lorsqu'il fit un gain considérable à la loterie, qui le mit en état d'acheter une propriété d'une étendue médiocre; il l'amodia et en fit le centre

de son activité ; mais, pour rester fidèle à son penchant et à ses anciennes habitudes, il se promit bien dès ce moment de ne jamais s'établir dans une maison où il n'y eût ni procès à terminer ni affaires à arranger. Les gens un peu superstitieux qui attachent quelqu'influence au sens des noms, prétendent que c'était son nom de Mittler (médiateur) qui l'avait déterminé à embrasser cette étrange vocation.

On venait de servir le dessert, quand Mittler se tournant vers ses hôtes, les pria gravement de ne pas tarder plus long-tems à lui faire part de ce qu'ils avaient à lui communiquer, parce qu'il devait continuer son voyage d'abord après le café. Les deux époux lui firent en détail leur confidence ; mais à peine eut-il

aperçu de quoi il était question, qu'il se leva de table d'un air d'humeur, courut à la fenêtre, et donna ordre de seller son cheval.

—Ou vous ne me connaissezpas, s'écria-t-il, et vous vous faites une fausse idée de moi, ou vous êtes des gens bien malicieux. Y a-t-il donc ici une dispute ? Quel besoin a-t-on de mon ministère ? Croyez-vous donc que je sois dans le monde pour donner des conseils ? Sachez que c'est le plus vilain métier qu'on puisse faire : que chacun se conseille lui-même et fasse comme il l'entend. Si la chose réussit, il s'applaudit de sa sagesse et de son bonheur ; si elle tourne mal, il est là pour y porter remède. Celui qui veut s'affranchir d'un mal, sait toujours ce qu'il veut ; celui qui veut avoir mieux qu'il n'a ;

agit comme un véritable aveugle. Oui, oui, riez seulement. Il joue à Colin-Maillard, il est possible qu'il attrape, mais quoi ? Au reste, faites ce que vous voudrez, cela est tout égal. Prenez vos amis chez vous, ne les prenez pas, c'est tout égal. J'ai vu les projets les plus sensés mal réussir, les plus absurdes bien réussir. Ne vous rompez donc pas la tête, et si la chose d'une manière ou d'une autre tourne mal, ne vous rompez pas la tête non plus ; envoyez-moi chercher, et je vous tirerai d'embarras ; jusque-là votre serviteur ! A ces mots il sortit, et sauta sur son cheval sans attendre le café.

« Eh bien ! tu vois à présent, dit Charlotte, combien il sert peu de s'adresser à un tiers, quand deux personnes intimement liées ne s'ac-

cordent pas ensemble. Nous voilà encore plus embarrassés et plus incertains, s'il est possible, qu'auparavant. »

Les deux époux auraient balancé encore long-tems, s'il ne fût pas arrivé au même moment une lettre du capitaine en réponse à la dernière lettre d'Edouard. Le capitaine s'était décidé à accepter l'une des places qu'on lui avait offertes, quoiqu'elle ne lui convînt sous aucun rapport; il s'agissait de partager l'ennui de personnes riches d'un haut rang, qui comptaient sur lui pour se désennuyer.

Edouard se peignit à l'instant tout ce que cette position offrait de désagréable, et en fit même un tableau fort piquant. — Voudrions-nous sentir notre ami dans une position pa-

reille, s'écria-t-il ! Assurément tu n'aurais pas cette cruauté, Charlotte !

— Mon ami, répliqua Charlotte, je t'assure que notre original de Mittler a dans le fond raison. Tous les partis de ce genre sont des billets à la loterie. Personne ne peut voir d'avance où cela mènera ; ces nouvelles relations peuvent être une source de bonheur ou de malheur sans qu'on puisse ensuite s'en faire précisément un mérite ou un sujet de reproche. Je ne me sens pas assez de force pour te résister plus longtems. Essayons, d'abord, j'y consens ; mais je te demande de voir ensuite promptement quel parti il nous reste à prendre. Tu permettras que je m'emploie pour lui avec plus d'activité que je ne l'ai fait jusqu'ici, que je me serve de toute

mon influence et de tout mon crédit auprès de mes connaissances pour lui procurer une place dans laquelle il puisse vivre heureux à sa manière.

Edouard témoigna de la manière la plus aimable à son épouse l'excès de sa reconnaissance ; dans le transport de sa joie, il se hâta d'écrire à son ami pour lui proposer de séjourner dans sa maison. Charlotte devait, dans une apostille écrite de sa propre main, y ajouter son consentement et joindre des sollicitations amicales à celles de son époux. Elle prit la plume et se mit à écrire quelques lignes d'une écriture nette et bien liée, mais où l'on apercevait pourtant une sorte de précipitation qui ne lui était pas ordinaire, et ce qui lui arrivait encore plus rarement, elle finit par faire une tache d'encre

sur le papier ; elle se fâcha, et rendit la tache encore plus grosse en essayant de l'enlever.

Edouard plaisanta là dessus, et comme il restait encore de la place pour une seconde apostille, il ajouta au bas de la lettre, que son ami pouvait juger par ce petit accident de l'impatience avec laquelle il était attendu, et régler la promptitude de son voyage sur la précipitation qu'on avait mise à lui écrire.

Le courier était parti avec la lettre, et Edouard ne croyait pas pouvoir donner un témoignage plus convaincant de sa reconnaissance qu'en ne cessant d'insister pour que Charlotte tirât Ottilie de sa pension et la fît venir auprès d'elle.

Charlotte demanda que la chose fût différée encore de quelque tems, et

trouva moyen pour ce soir-là d'engager Edouard à faire de la musique. Charlotte jouait parfaitement bien du clavecin; Edouard jouait de la flûte, mais avec moins d'aisance; car, quoiqu'il y eût pris autrefois beaucoup de peine, cette étude exigeait une patience et une persévérance qu'il n'avait jamais eues. Il exécuta donc sa partie d'une manière fort inégale, quelques morceaux bien, seulement un peu trop vite; dans d'autres il était arrêté, parce qu'il ne les jouait pas encore couramment, et toute autre personne que sa femme aurait eu de la peine à exécuter avec lui un duo jusqu'au bout. Mais Charlotte savait s'y retrouver; elle s'arrêtait à propos et lui laissait le tems de la rejoindre, remplissant ainsi la double fonction d'un bon maître d'orchestre et d'une

prudente maîtresse de maison qui sait toujours maintenir la mesure générale, lors même qu'il se trouve quelques passages détachés dans lesquels il n'est pas possible de la faire sentir exactement.

CHAPITRE III.

Le capitaine arriva ; il avait écrit d'avance une lettre pleine de sens, qui tranquillisa tout à fait Charlotte. La manière ouverte dont il s'exprimait sur ce qui le regardait personnellement, le langage peu équivoque dans lequel il y parlait de son propre état et de celui de ses amis, inspiraient la confiance et faisaient envisager comme une fête le moment de son arrivée.

Pendant les premières heures, la conversation fut aussi animée qu'elle est à l'ordinaire entre des amis qui ne se sont pas vus depuis long-tems; on s'épuisait presque à parler. Vers le soir, Charlotte proposa une prome-

nade du côté des nouveaux embellissemens de leur domaine. Le capitaine en trouva l'aspect fort de son goût, et fit remarquer toutes les beautés qu'on apercevait, ou dont on ne jouissait que depuis qu'on avait pratiqué de nouveaux chemins dans la campagne. Il avait un coup d'œil exercé, avec un goût facile à satisfaire; et, quoiqu'il connût fort bien ce qu'on pouvait désirer de mieux, il n'était point de ces gens qui indisposent les autres en leur marquant un goût contraire au leur, et qui, lorsque le maître de la maison les promène dans sa maison ou dans son jardin, demandent toujours plus que les circonstances n'ont permis de faire, ou sont toujours prêts à rappeler quelque chose de plus parfait qu'ils ont vu autre part.

Arrivés à la cabane de mousse, ils la trouvèrent décorée de la manière la plus gracieuse ; on n'y voyait, à la vérité que des fleurs artificielles et la simple pervenche, mais on avait placé au-dessous, des gerbes de blé et des pyramides de différentes espèces de fruits, dont la beauté et l'ordonnance faisaient honneur à celle qui avait imaginé cette décoration. — Quoique mon mari, dit Charlotte, n'aime pas qu'on célèbre son jour de naissance, ni le jour de sa fête, il ne m'en voudra pourtant pas d'avoir voulu consacrer quelques guirlandes à la triple fête de ce jour.

— Une triple fête? dit Edouard. — Assurément, répliqua Charlotte; nous ne pouvons considérer l'arrivée de notre ami que comme une fête, et puis avez-vous oublié que c'est en-

core aujourd'hui le jour de votre fête à tous les deux ? Ne vous appelez-vous pas Otto aussi bien l'un que l'autre?

Les deux amis se tendirent la main par dessus la petite table. — Tu me rappelles-là, dit Edouard, un trait d'amitié de notre jeunesse. Dans notre enfance nous nous appellions tous les deux ainsi ; mais comme nous fûmes appelés ensuite Trom l'un et l'autre dans la même pension, et que cette ressemblance de nom occasionnait fréquemment des équivoques, je pris le parti de lui céder ce joli nom si laconique que j'avais porté jusqu'alors.

— Il n'y avait pas là tant de générosité qu'on pourrait le croire, dit le capitaine; car je me rappelle fort bien que le nom d'Edouard te plut davan-

tage, et je conviens que prononcé par une jolie bouche, ce nom a un charme particulier à l'oreille.

Mais ils s'assirent tous les trois autour de cette même petite table où Charlotte avait parlé avec tant de chaleur pour s'opposer à l'arrivée du capitaine. Edouard éprouvait un contentement trop parfait pour rappeler à son épouse les heures qu'ils avaient passées à se disputer à ce sujet ; il ne put cependant s'empêcher de lui dire : Il y aurait encore une place ici pour un quatrième.

Dans le même moment des cors de chasse se firent entendre du côté du château ; ce signal semblait confirmer et fortifier les bonnes dispositions et les vœux réciproques des deux amis. Ils écoutèrent en silence, et chacun rentrant en soi-même, sentait son pro-

pre bonheur doublé par la douceur d'une si belle union.

Edouard interrompit le premier le silence, en se levant et en sortant de la cabane de mousse. — Allons, dit-il à Charlotte, allons vîte mener notre ami sur le sommet de la hauteur, afin qu'il ne s'imagine pas que que cette étroite vallée soit tout notre domaine et toute notre habitation. L'œil est moins borné là haut, et la respiration y est plus libre.

— Il faut donc, reprit Charlotte, que nous grimpions encore pour cette fois, par l'ancien sentier qui est un peu pénible. Dans quelque tems j'espère arriver jusqu'en haut beaucoup plus commodément au moyen des degrés et de la montée que je fais faire.

Enfin, après avoir escaladé bien des rochers, traversé bien des buis-

sons et des broussailles, on parvint à la dernière sommité, qui, au lieu de former un plateau, se prolongeait de l'autre côté et formait une pente douce couverte d'une riche végétation. Derrière cette hauteur on ne voyait plus ni village ni château. Au fond du vallon on découvrait de vastes étangs; au dessus, des côteaux couverts de verdure, au pied desquels ces étangs venaient mourir; plus loin, des rochers escarpés qui terminaient le paysage et dessinaient leurs formes imposantes sur la surface de l'eau. Ailleurs, dans une gorge étroite, arrosée par un large ruisseau, était situé un moulin à moitié caché qui paraissait avec les environs offrir une retraite charmante; dans l'étendue de l'horizon que l'œil parcourait, des vallées et des collines étaient entre-

mêlées de bosquets et de forêts dont le tendre feuillage promettait pour la saison plus avancée l'aspect le plus riche ; dans quelques endroits des groupes d'arbres isolés variaient également la vue : un groupe de peupliers et de platanes, situé sur le bord de l'étang du milieu, aux pieds de nos amis, fixait leur attention. Ces arbres, en pleine croissance, annonçaient une végétation rapide et abondante.

Edouard les fit remarquer particulièrement à son ami. « C'est moi-même, lui dit-il, qui les ai plantés dans ma jeunesse. Ce n'étaient alors que de faibles rejetons que mon père fit déraciner lorsqu'il agrandit le parc du château. Je les sauvai alors, et sans doute ils me témoigneront encore cette année leur reconnaissance

par un doux ombrage ». Nos amis retournèrent satisfaits de leur promenade. On assigna au voyageur un appartement gai et vaste ; il ne tarda pas à y placer ses livres, ses papiers et ses instrumens, pour continuer la vie active à laquelle il était accoutumé. Mais Edouard ne lui laissa pas de repos pendant les premiers jours ; il le mena partout, et parcourut avec lui, tantôt à cheval, tantôt à pied ; toute sa terre et les environs ; dans ces excursions, il lui fit part des projets qu'il méditait depuis long-tems pour tirer un meilleur parti de ses propriétés. — La première chose que nous aurions à faire, dit le capitaine, ce serait de lever le terrain avec la boussole ; c'est une occupation facile et amusante, et quoique cette méthode ne soit pas la plus exacte., elle est

pourtant utile et donne un résultat satisfaisant ; on peut d'ailleurs la pratiquer sans beaucoup de secours et l'on est sûr de réussir. Si un jour tu veux faire un plan plus exact, tu en es toujours le maître.

Le capitaine était très-habile dans cette manière de lever les plans. Ayant apporté tous les instrumens nécessaires, il se mit aussitôt à l'ouvrage ; il donna ses instructions à Edouard et à quelques chasseurs et paysans qui devaient l'aider dans ce travail. Comme le tems était favorable, l'ouvrage avança très-vite ; le soir et le matin le capitaine dessinait ce qu'on venait de mesurer ; en peu de jours son dessin était lavé et illuminé, et Edouard vit, comme une nouvelle création, toutes ses propriétés sur le papier ; il crut les voir pour

la première fois et les avoir acquises nouvellement.

Ce plan fit tomber la conversation sur la contrée et les changemens que l'on pourrait y faire par le moyen de ce dessin. Edouard avoua qu'ils seraient meilleurs que si on les faisait d'après des impressions particulières et accidentelles ; mais, dit-il, il faut que nous fassions comprendre cela à ma femme. — Garde-t-en bien, lui répliqua le capitaine, qui n'aimait point à heurter les opinions d'autrui, sachant par expérience que la manière de voir est trop variée chez les hommes pour qu'on puisse les mettre d'accord même avec les raisonnemens les mieux fondés. Garde-t-en bien, s'écria-t-il, si tu ne veux l'affliger ; elle fait comme tous ceux qui ne s'occupent de pareilles entreprises qu'en simples

amateurs. Ils songent plus à leur satisfaction particulière qu'à la perfection de l'ouvrage ; ils ont une prédilection pour tel ou tel endroit ; ils n'osent écarter tel ou tel obstacle, ni faire quelques sacrifices ; n'ayant pas d'idée nette du résultat de leur entreprise, ils essaient et tâtonnent jusqu'à ce qu'ils remarquent que leurs tentatives réussissent ou ne réussissent pas ; ils changent ce qu'il faudrait laisser, et ils ne touchent jamais à ce qu'ils devraient changer, en sorte qu'il résulte de tout ce travail un assemblage de parties, dont l'ensemble plaît à l'esprit et l'intéresse sans le satisfaire. — Avoue-le-moi franchement, dit Edouard ; je veux parier que tu n'es pas content de tout ce qu'elle a fait dans cette terre.

—Si l'exécution répondait toujours

aux idées qui peuvent être très-bonnes, il n'y aurait rien à dire. Ta femme s'est donnée une peine infinie pour se frayer des passages jusqu'au bout de ces rochers, et cette peine, on la sent quand on y monte; on ne peut marcher librement dans cette route, on se voit arrêté à chaque moment... et que n'y aurait-il pas à dire? —Tu penses donc, demanda Edouard, que sans grande peine tout cela aurait pu être fait autrement. — Rien n'eût été plus facile, répartit le capitaine; ta femme n'avait qu'à faire disparaître ce rocher saillant, qui n'a pas même d'apparence, parce que les parties dont il est composé sont trop petites; par ce moyen, elle aurait gagné une montée fort douce, et les pierres auraient pu servir à égaliser le terrain dans les endroits où le

chemin est trop étranglé. Mais cela soit dit entre nous; n'affligeons pas ta femme inutilement, et laissons ce qui a été fait jusqu'à présent. Si, dans la suite, tu veux te résoudre à quelques dépenses, nous pourrons encore faire de très-jolies choses depuis la chaumière jusqu'à la hauteur, et même au delà.

Ces conversations fixaient d'une manière agréable l'esprit de nos deux amis sur le présent; d'autrefois ils jouissaient en commun du souvenir des jours passés; ils se proposèrent aussi, après que les premiers travaux auraient été achevés, de travailler au journal de leur voyage et de rappeler ainsi tout le tems passé.

Charlotte partageait quelquefois l'agrément de ces conversations avec eux; mais quand elle était seule avec

Edouard, celui-ci trouvait moins de matière pour ses entretiens, surtout depuis qu'il avait sur le cœur ce que le capitaine lui avait dit sur les défauts de la distribution de son parc. Il garda long-tems le silence là dessus; mais voyant enfin que son épouse s'occupait sérieusement à faire tailler à grands frais dans le roc d'autres petites marches et d'autres petits sentiers depuis la chaumière jusqu'à la hauteur, il ne put se retenir plus long-tems, et après quelques détours, il lui fit part des lumières nouvelles qu'il avait acquises depuis peu. Charlotte fut saisie : elle avait assez d'esprit pour s'apercevoir à l'instant qu'on avait raison ; mais ce qu'elle avait fait, était là ; elle l'avait trouvé bien, tout était conforme à ses désirs, même ce que l'on blâmait ; craignant d'être

convaincue de son tort, elle défendit sa petite création et se plaignit de la manie des hommes de ne songer qu'au grand, de faire d'un badinage un ouvrage sérieux et de ne jamais calculer les dépenses qu'exige un plan très-étendu. Elle était émue et offensée ; elle ne voulait abandonner l'ancien, ni s'opposer totalement au nouveau ; mais avec sa résolution ordinaire, elle fit sur-le-champ cesser l'ouvrage, et prit du tems pour réfléchir sur cette affaire, et laissa mûrir ses idées.

Cet accident ayant dérangé ses occupations, Charlotte souffrait de se voir désœuvrée, d'autant plus que son mari et le capitaine s'occupaient avec zèle de leurs nouveaux projets, des parterres artificiels et des serres chaudes, ou bien de leurs exercices, tels

que chasser, acheter ou troquer des chevaux, les dresser.... Sa correspondance devint plus active, même à cause du capitaine, et cependant elle éprouvait un vide dans ses journées. Des lettres de la pension vinrent très-à-propos interrompre cette monotonie.

La directrice de la maison lui adressait comme à l'ordinaire un rapport très-long dans lequel elle s'étendait fort au long sur les progrès de sa fille. A ce rapport était joint un post scriptum et une note écrite de la main d'un coopérateur attaché à cette institution. Voici l'une et l'autre de ces pièces.

Post-scriptum de la Directrice.

Quant à Ottilie, je ne peux, Madame, que répéter ce que j'ai dit à

son sujet dans mes rapports précédens. Je ne saurais lui faire aucun reproche, et cependant je ne suis pas contente d'elle. Elle est toujours modeste et complaisante pour les autres ; mais je n'approuve nullement sa trop grande réserve et ses manières trop officieuses. Vous lui avez envoyé, il y a quelque tems, de l'argent et des vêtemens ; elle n'a touché ni à l'un, ni à l'autre. Mais elle est très-propre, et tient en très-bon état ce qu'elle porte sur elle. Je ne suis pas non plus satisfaite de sa grande modération dans les repas. Nous avons une table qui certainement n'est pas abondante ; les mets y sont sains et appétissans, voilà pourquoi j'aime que les enfans en mangent suffisamment. Cependant Ottilie ne me procure jamais ce plaisir ; elle cherche même

pendant le dîner à suppléer par son activité à la lenteur des domestiques, afin de se dispenser de manger d'un mets ou du dessert. Mais il n'y a pas long-tems que je sais qu'elle est souvent tourmentée d'une migraine au côté gauche de la tête ; ces douleurs, quoique passagères, méritent peut-être qu'on y fasse attention. Voilà, Madame, ce que j'avais à vous dire sur cette enfant, du reste très-aimable. »

Note du Coopérateur.

« Notre excellente directrice a coutume de me faire lire les lettres par lesquelles elle fait part aux parens et aux tuteurs de ses réflexions sur les élèves confiées à ses soins. Les rapports qu'elle vous adresse excitent mon intérêt et me font plaisir

sous un double rapport ; car en vous félicitant avec elle d'avoir une fille qui réunit toutes ces brillantes qualités par lesquelles on s'élève dans le monde, je dois en mon particulier vous estimer non moins heureuse d'avoir une pupille qui naquit pour le bien être et le contentement des autres, et certainement aussi pour son propre bonheur. Ottilie est presque la seule de nos élèves, au sujet de laquelle je ne puis être d'accord avec notre respectable directrice. Je ne blâme nullement cette femme active de ce qu'elle exige qu'on fasse voir le fruit de ses soins ; il est cependant des fruits cachés sous une écorce qui ne promet rien, mais tôt ou tard ces fruits mûrissent, et étonnent par leur saveur. J'applique volontiers cette comparaison à votre

pupille ; depuis que je l'instruis, je la vois toujours avancer lentement et à pas égaux. S'il faut chez un enfant commencer par le commencement ; c'est bien à elle que cette vérité trouve son application. Toutes les choses qui ne sont pas une conclusion de ce qu'on a dit précédemment, passent son entendement. Son esprit refuse de saisir une vérité qu'il ne voit pas enchaînée à d'autres semblables ; mais si on parvient à lui faire voir les chaînons intermédiaires ; elle comprend les choses même les plus difficiles. De cette manière elle reste en arrière de ses camarades qui, ayant des facultés toutes différentes, avancent toujours à grands pas, saisissent facilement tout, même les choses incohérentes et en font aisément l'application. Aussi votre pupille ne profite-t-elle

pas d'une instruction trop précipitée, comme c'est le cas dans quelques leçons données par des maîtres, à la vérité excellens, mais un peu prompts et impatiens. On s'est plaint de son écriture et de la difficulté qu'on a de lui apprendre les règles de la grammaire ; j'ai examiné ces plaintes plus attentivement ; il est vrai qu'elle écrit lentement et que ses lettres sont trop roides si on veut, cependant elles n'ont rien de difforme. Je lui ai développé successivement les principes de langue française quoique ce ne soit pas ma partie, et j'ai remarqué qu'elle les saisissait avec beaucoup de facilité. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle sait beaucoup et qu'elle le sait bien ; ce n'est que quand on l'interroge qu'elle ne paraît rien savoir.

» Pour terminer par une réflexion générale, je dirai qu'elle apprend, non comme quelqu'un qui veut être élève, mais comme quelqu'un qui veut en élever d'autres, non comme une écolière, mais comme quelqu'un qui se prépare à être maîtresse. Peut-être cet éloge vous paraît être singulier de la part d'un instituteur; mais j'espère, madame, qu'avec votre pénétration et avec la connaissance que vous avez des hommes et du monde, vous apprécierez l'intention qui dicte cette note; vous serez convaincue que vous pouvez vous promettre aussi beaucoup de cette enfant. Je me recommande à vos bontés et je vous demande la permission de vous écrire de nouveau aussitôt que je croirai que ma lettre pourra avoir de l'intérêt pour vous. »

Charlotte éprouva beaucoup de plaisir en lisant cette feuille dont le contenu s'accordait à peu près avec le jugement qu'elle avait porté elle-même sur Ottilie ; cependant elle ne put s'empêcher de sourire en remarquant le tendre intérêt que cet instituteur paraissait prendre aux bonnes qualités de son élève. Accoutumée à réfléchir avec calme et sans préventions, elle en estimait davantage cet homme raisonnable, car elle avait assez vécu pour savoir combien toute véritable affection mérite d'estime dans un monde, où l'indifférence et le dégoût paraissent avoir établi leur domination.

CHAPITRE IV.

Le capitaine eut bientôt terminé le plan topographique de la seigneurie avec ses dépendances; il était construit sur une assez grande échelle, ses différentes parties étaient distinguées par des traits à la plume et coloriées, et ses dimensions assurées par des mesures trigonométriques. Cet homme actif n'avait presque pas besoin de sommeil, en sorte que tout le long du jour il marchait vers son but, et que tous les soirs la besogne était plus avancée.

— Passons maintenant à la seconde partie, dit-il à son ami, à la description de tes possessions, nous avons déjà assez de matériaux; elle servira en-

tr'autres choses pour le prix des baux. Fixons-nous bien sur un seul point c'est d'éloigner de la vie tout ce qui peut s'appeler proprement affaires; les affaires demandent une occupation sérieuse contraire à l'indépendance de la vie ; les affaires demandent de la suite ; souvent une inconséquence est nécessaire dans la vie et contribue à l'égayer. Si l'un a d'un côté la sûreté, de l'autre est la liberté, au lieu que lorsqu'on veut mêler l'une avec l'autre, on la détruit l'une par l'autre.

Edouard avait à faire une objection contre ce projet, quoiqu'il ne fût pas naturellement désordonné ; il n'avait cependant jamais pu venir à bout de classer ses papiers sur des tablettes ; il n'avait point séparé ceux qui le concernaient seul, de ceux

qui étaient relatifs à des intérêts communs ; il ne savait pas distinguer les affaires de l'amusement et de la distraction. Maintenant qu'un ami se chargeait de ce soin, et qu'un second lui-même entreprenait cette séparation qui n'est pas toujours facile à un seul individu, elle ne lui donna plus aucune peine.

Il établissait dans l'aile du château destinée au capitaine, un cabinet pour le courant et des archives pour le passé; ils allaient chercher dans différens recoins, dans les chambres, dans les armoires, dans les coffres tous les documens, papiers, instructions. Bientôt tout ce fatras fut mis dans le meilleur ordre, tout fut placé avec des sommaires dans des cartons étiquetés. Ce qu'on cherchait

fut plus complet qu'on ne l'avait espéré.

Ils trouvèrent fort à propos un vieux écrivain, qui passait à son bureau toute la journée et une partie de la nuit, et dont Edouard n'avait jusqu'alors pas été très-satisfait.

—Je ne reconnais plus cet homme, disait Edouard à son ami; comme il est actif, utile!—Cela vient, dit le capitaine, de ce que nous ne lui donnons pas de nouvelle besogne, qu'il n'ait fini à son aise celle dont il était chargé; tu vois que de cette manière il fait beaucoup d'ouvrage, sitôt qu'on le trouble, il n'est plus bon à rien.

Les deux amis passaient ainsi leur journée ensemble, et ne manquaient pas d'aller trouver Charlotte régulièrement tous les soirs; s'ils n'y trouvaient aucune visite du voisinage,

ce qui arrivait le plus souvent, leur conversation ou leur lecture roulait la plupart du tems sur des sujets relatifs aux avantages, au bien-être et aux plaisirs de la société civile.

Charlotte, d'ailleurs habituée à tirer parti de la présence de son mari, se sentait elle-même encouragée lorsqu'elle le voyait satisfait. Quelques établissemens domestiques, qu'elle désirait depuis long-tems de former, mais qu'elle éprouvait des difficultés à mettre en train, furent effectués par l'activité du capitaine. La pharmacie domestique, qui jusqu'alors avait été très-peu de chose, fut augmentée, et Charlotte avec le secours de quelques livres et en consultant quelques personnes, se mit en état de satisfaire son cœur en étant plus charitable et plus utile.

Comme on songeait aux malheurs imprévus, mais trop fréquens, elle se pourvut de tout ce qui était néces-saire pour sauver les noyés ; cela était d'autant plus nécessaire, que les étangs et les eaux du voisinage rendaient ces accidens assez communs. Le capitaine eut grand soin de cette partie ; Edouard observa même qu'un évènement de cette espèce faisait une époque remarquable dans la vie de son ami ; mais comme celui-ci garda le silence et parut vouloir éviter un triste souvenir, Edouard s'arrêta sur-le-champ ; Charlotte qui connaissait aussi ce dont il s'agissait, détourna l'attention sur d'autres objets.

Tous ces préparatifs sont sans doute dignes d'éloges, dit un soir le capitaine, mais le plus nécessaire nous

manque, c'est un homme capable pour diriger tout cela. Je puis vous proposer un chirurgien-major de ma connaissance qu'on peut se procurer à des conditions raisonnables, c'est un homme très-distingué dans son genre, et qui même m'a traité dans des maladies internes et graves, mieux que n'aurait fait un fameux médecin; d'ailleurs, un prompt secours est à la campagne, ce dont on a le plus souvent besoin.

On lui écrivit tout de suite, et les deux époux furent enchantés de pouvoir employer, de la manière la plus utile, quelques petites sommes qui leur restaient pour leurs menus plaisirs.

C'est ainsi que Charlotte profitait même, d'après son goût, des connaissances et de l'autorité du capitaine, et que, très-satisfaite de sa pré-

sence, elle n'en craignait plus les suites. Le plomb qui entre dans le vernis des poteries, le vert-de-gris de la batterie de cuisine lui avaient souvent causé de l'inquiétude; elle chercha à s'instruire à ce sujet, cela la ramena naturellement aux élémens de la physique et de la chimie.

Le goût qu'Edouard avait pour la lecture à haute voix, donnait souvent occasion à de pareils entretiens; présentée par le hasard, elle était toujours bien accueillie. Il avait une voix forte et sonore, et de bonne heure il avait été connu par la chaleur et la vivacité avec laquelle il déclamait les vers et les morceaux d'éloquence. Maintenant il s'occupait d'autres objets, et il lisait d'autres ouvrages, et, principalement, depuis quelque tems, des ouvrages de physi-

que, de chimie, et concernant les arts.

Semblable peut-être en cela à d'autres personnes, il ne pouvait supporter, quand il lisait, que quelqu'un regardât dans le livre. Dans le commencement, lorsqu'il lisait des poëmes, des ouvrages dramatiques, des contes, c'était une suite naturelle du désir qu'a le lecteur, comme le poëte, l'auteur et le conteur, de surprendre, de s'arrêter, d'éveiller la curiosité; rien ne contrarie plus un pareil but, que lorsqu'un tiers vous prévient à dessein, en parcourant rapidement le livre des yeux; c'est pourquoi il avait coutume, dans cette circonstance, de s'asseoir de manière à ne laisser personne derrière lui; maintenant, cette précaution était inutile; et, comme cette fois il n'était pas ques-

tion d'éveiller le sentiment ou de surprendre l'imagination, il ne pensa pas à prendre ses précautions.

Mais un soir, s'étant assis sans y faire attention, il s'aperçut que Charlotte regardait dans son livre ; son ancienne impatience se réveilla, et il lui en fit assez durement le reproche. « Je voudrais bien que l'on pût se défaire une bonne fois de ces mauvaises habitudes, et abandonner certaines manières à charge à la société. Lorsque je lis devant quelqu'un, n'est-ce donc pas comme si je lui exposais verbalement un sujet ? L'écrit ou l'imprimé tient la place de ma propre pensée, de mon propre cœur, et me donnerais-je la peine de parler, si j'avais à mon front ou devant mon cœur une petite ouverture par laquelle celui à qui je veux développer

un à un mes pensées et mes sentimens, pouvait apercevoir à l'avance où j'en veux venir? Lorsqu'on regarde dans mon livre, on me fait une véritable peine. » Charlotte, dont l'adresse dans les sociétés grandes ou petites, consistait principalement à tempérer le désagrément, la brusquerie, ou même la vivacité d'une expression échappée à quelqu'un, à interrompre une conversation ennuyeuse, ou à donner du mouvement à une conversation languissante, retrouva dans cette circonstance tout son talent. — Tu me pardonneras certainement ma faute, si je te fais connaître ce qui m'est arrivé dans ce moment. Il était question d'affinités, et cela m'a fait naturellement penser à deux de mes cousins qui, même dans ce moment-ci, me donnent de l'occupation;

lorsque mon attention se reporte sur la lecture, je m'aperçois qu'il s'agit d'êtres inanimés, et je jette un coup d'œil sur le livre pour me mettre au courant.

—C'est une comparaison qui t'a induite en erreur, dit Edouard. Il n'est, à la vérité, question ici que de terres et de minéraux, mais l'homme est un vrai Narcisse, il aime à se mirer partout, il regarde le monde comme une glace sur laquelle il s'étend pour en faire le tain.

— C'est cela, continua le capitaine, c'est ainsi qu'il traite tous les objets extérieurs, la sagesse comme la folie, sa volonté comme ses caprices; il les prête aux animaux, aux plantes, aux élémens, aux dieux même.

—Voudriez-vous bien, interrompit Charlotte, m'apprendre en peu de

mots (car je ne veux pas vous détourner long-tems du sujet qui vous occupe), ce que c'est que ces affinités dont il s'agit.

—Très-volontiers, dit le capitaine à qui Charlotte s'était adressée ; je vous l'expliquerai de mon mieux, comme je l'ai appris dans les livres il y a environ dix ans ; je ne saurais vous dire si le monde savant est encore de la même opinion, et si leur doctrine est d'accord avec celle du jour.

—Il est fâcheux, s'écria Edouard, que maintenant on ne puisse rien apprendre pour le reste de sa vie ; nos pères s'en tenaient aux leçons qu'ils avaient reçues dans leur jeunesse, tandis que si nous ne voulons pas être à la vieille mode, il faut recommencer notre instruction tous les cinq ans.

— Nous autres femmes, dit Charlotte, ne demandons pas tant d'exactitude, et franchement mon ambition ne s'étend qu'à vouloir comprendre le mot ; car rien n'est si ridicule dans le monde que lorsqu'on fait une fausse application d'un mot étranger ou d'un terme technique ; je voudrais donc savoir seulement en quel sens cette expression est employée dans cette circonstance. Quant aux rapports scientifiques, je les laisse aux savans qui, au reste, comme j'ai pu m'en apercevoir, ne s'accorderont jamais facilement.

—Par où commencerons-nous donc pour arriver plus vite au point en question? dit Edouard après un moment de silence, au capitaine qui réfléchissait, et qui reprit bientôt.

— Permettez - moi de prendre la

chose d'un peu loin en apparence, nous serons bientôt arrivés.

— Je vais vous donner toute mon attention, dit Charlotte, mettant son ouvrage de côté.

Le capitaine prit alors la parole : — Nous remarquons d'abord que dans tous les êtres de la nature que nous apercevons, les élémens ont entre eux un attrait réciproque ; on est souvent surpris d'entendre exposer quelque chose de fort clair, mais ce n'est qu'après avoir bien approfondi un objet que l'on peut s'en aider pour passer à un objet inconnu.

— Je pense, dit Édouard en l'interrompant, que nous éclaircirons mieux la chose pour Charlotte et pour nous par des exemples. Représente-toi l'eau, l'huile, le mercure, tu remarqueras une tendance des parties

à former un tout; on ne peut les séparer que par la force, lorsqu'elle vient à cesser, elles se réunissent de nouveau.

— Sans doute, s'écria Charlotte; les gouttes d'eau se réunissent en torrens, et dans notre enfance ne nous sommes-nous pas amusés à diviser le mercure en petites gouttes et à le laisser se réunir ensuite en grosses boules.

— Me sera-t-il permis, ajouta le capitaine, de faire en passant une observation importante; cet attrait entièrement pur est favorisé par la liquidité, et toujours caractérisé par la forme sphérique; la goutte d'eau qui tombe est ronde. Vous avez déjà parlé des boules de mercure; le plomb fondu lui-même, lorsqu'il a le tems de se prendre en tombant,

arrive à terre sous la forme d'une balle.

— Permettez-moi d'aller en avant, dit Charlotte, pour voir si je toucherai au but. Ainsi qu'un tout renferme un attrait pour lui-même, il a des rapports avec les autres objets.

Edouard se hâta d'ajouter : — Et ses rapports sont différens suivant la différence des êtres. Tantôt ce sont d'anciens amis qui se rencontrent, courant au-devant l'un de l'autre et se réunissant sans aucune altération ; c'est ainsi que l'eau se mêle avec le vin ; tantôt ils demeurent étrangers l'un à l'autre, et l'on ne peut les unir quelques efforts que l'on fasse ; c'est ainsi que l'huile et l'eau brouillés ensemble, se séparent dans l'instant.

— Ces formes simples, dit Char-

lotte, nous représentent à peu près les hommes de notre connaissance, et nous rappellent particulièrement les sociétés où nous avons vécu.

Rien ne rappelle mieux ces êtres inanimés dont nous parlons, que ces masses d'individus qui se trouvent placées dans le monde les uns vis-à-vis des autres, les différens ordres de l'état et les différentes variations de la société, la noblesse et le tiers état, le militaire et le civil.

— Et cependant, reprit Edouard, tout comme il y a dans le monde politique des mœurs et des lois qui servent à rapprocher ces différens états les uns des autres, nous trouverons de même dans le monde chimique des substances intermédiaires qui servent à combiner les entrailles des substances qui seules refusaient de s'unir.

— Précisément, dit le capitaine, et c'est ainsi que nous parvenons à unir ensemble l'huile et l'eau au moyen de la potasse.

— N'allez pas trop vite, dit Charlotte, si vous voulez que je puisse vous suivre; ne sommes-nous pas déjà arrivés aux affinités?

— Justement, répliqua le capitaine, et nous allons tout à l'heure faire plus ample connaissance avec elles. Toutes les fois que nous voyons deux substances qui, venant à se rencontrer, se saisissent rapidement l'une l'autre, et se combinent l'une avec l'autre, nous dirons qu'elles ont de l'affinité entr'elles. Cette affinité se découvre, par exemple, d'une manière frappante entre les alkalis et les acides, qui quoique fort opposés par leurs propriétés et peut-être

par un effet de cette opposition, se recherchent et se saisissent partout où ils se trouvent, se modifient réciproquement, et forment un nouveau corps par leur combinaison. Pensez seulement à la chaux qui manifeste un extrême penchant pour tous les acides, et une sorte d'envie de s'unir à eux. Dès que notre cabinet de chimie sera arrivé, nous vous ferons voir différentes expériences qui seront toutes fort amusantes, et qui vous donneront des notions plus exactes sur tout ceci, que ne peuvent le faire des mots, des noms et des termes techniques.

— Mais dit Charlotte puisque vous voulez appliquer le mot d'affinité (1),

(1) Cet insipide jeu de mot qui se prolonge et se répète si souvent dans le cours

à ces singulières substances, vous conviendrez du moins que c'est moins là une parenté de sang qu'une parenté d'ame et d'esprit; je crois même que c'est d'une manière pareille à ce que vous dites que se forment entre les hommes les plus intimes liaisons. Rien ne lie tant les gens que l'opposition qui se trouve entre leurs qualités; enfin, j'attends avec une extrême impatience les expériences par lesquelles vous promettez de me mettre sous les yeux les effets de l'affinité. Au reste, dit-elle,

---

de cet ouvrage est un peu plus supportable en allemand. Le mot de *verwandtschaft*, qu'on est forcé de traduire par *affinité*, s'applique aussi bien à toute espèce de parenté dans le sens propre du mot, qu'au phénomène chimique dont il est question ici. (T.)

en se tournant vers Edouard, je ne veux pas te déranger plus long-tems dans ta leçon, et, après les choses instructives que je viens d'apprendre je suis encore mieux disposée à prêter l'oreille à tes propositions.

— Allons, reprit Edouard, puisque tu es venue nous interrompre, je ne veux pas que tu t'en aille si vite. Les cas compliqués sont précisément les plus intéressans de tous, ce n'est qu'en les observant qu'on apprend à connaître les divers degrés d'affinité, les relations plus intimes, plus fortes, plus éloignées; les affinités ne commencent à devenir intéressantes que lorsqu'elles opèrent des séparations.

— Comment, s'écria Charlotte, ce mot si triste, qu'on entend, hélas! si souvent prononcer dans le monde,

s'emploie aussi dans l'histoire naturelle ?

— Vraiment oui, répartit Edouard! Apprends que c'était un titre d'honneur chez les chimistes d'autrefois que de s'appeler d'un nom qui signifiait *artiste séparateur*.

— On ne le fait plus aujourd'hui, reprit Charlotte, et l'on fait très-bien ; unir est un beaucoup plus grand art, un beaucoup plus grand mérite. Un artiste qui s'annonce comme possédant le secret d'unir, serait bien venu dans toutes les classes de la société. Eh bien ! puisque vous voilà en train, je serais curieuse de connaître un ou deux cas de cette espèce.

— Rappelons-nous donc premièrement, dit le capitaine, les substances que nous avons nommées il y a quelques instans, et ce que nous disions

de ces substances ; nous parlions de la chaux. Ce qu'on appelle pierre à chaux est de la terre calcaire plus ou moins pure, combinée avec un acide particulier qu'on a aperçu pour la première fois sous la forme d'air ; si vous en jetez un morceau dans de l'acide sulfurique affaibli, ce dernier acide s'empare de la chaux et reparait uni avec elle sous la forme de gypse. L'acide ainsi formé, uni auparavant avec la chaux se volatilise et disparaît. Il s'opère ici une séparation et une combinaison nouvelle, et l'on est, je crois dès à présent, autorisé à se servir du mot d'*affinité élective*, puisqu'on dirait à voir ce qui se passe qu'il y a une sorte de préférence, une sorte de choix dans la manière dont se fait la combinaison.

— Le naturaliste voudra bien me pardonner, dit Charlotte, je ne vois point un choix dans tout ceci, mais plutôt une force à laquelle les corps obéissent, et encore cela n'est-il pas bien sûr, car enfin cela pourrait bien être l'effet d'une circonstance accidentelle. L'occasion fait les relations comme elle fait les larrons, et puisque vous parlez de vos corps naturels, il me semble que le choix n'existe nulle autre part que dans les mains du chimiste qui met ces corps les uns à côté des autres. Lorsqu'une fois ils y sont, il en arrive ce qui peut ; seulement dans le cas dont il s'agit je n'ai regret qu'à ce pauvre acide volatil qui retourne se perdre dans l'espace.

— Eh bien ! cet acide n'est pas perdu, répliqua le capitaine, il s'unit quelquefois à l'eau et forme avec

elle une eau minérale très-salutaire.

— Le gypse peut en parler à son aise, dit Charlotte, son affaire est faite, il est un corps, il est pourvu, tandis que ce pauvre être expulsé a peut-être bien des chances à courir avant que de trouver où se placer.

— Ou je suis bien trompé, dit Edouard en souriant, ou ton discours cache une petite application maligne. Avoue toi-même ta malice. Je crois bien, au bout du compte, que je suis à tes yeux la chaux, et que le capitaine, qui m'enlève à ta charmante société, est l'acide sulfurique qui s'empare de la chaux et la convertit en un gypse réfractaire.

— Si ta conscience, repartit Charlotte, te fait faire de pareilles réflexions, je puis me tranquilliser. Ces

comparaisons sont jolies et amusantes, et qui ne se plaît pas à jouer sur des ressemblances? Mais l'homme, néanmoins, est élevé d'un nombre infini de degrés au-dessus de ces élémens, et s'il est permis de prodiguer un peu trop ici les beaux mots de choix, de préférence et d'affinité, il ne fait pas mal aussi de rentrer en lui-même et de profiter de cette occasion pour peser exactement la valeur de ces expressions. Je n'ai connu malheureusement que trop de cas où une liaison intime et indissoluble de deux êtres, était détruite par l'association d'un troisième, et où l'un de ces êtres jadis liés d'un si beau lien était expulsé et forcé de se perdre dans l'espace.

— Dans ces cas-là les chimistes sont beaucoup plus galants, dit Edouard,

ils ajoutent au mélange un quatrième associé, afin qu'aucun ne sorte isolé.

— Oui, sans doute, reprit le capitaine, et ce sont précisément les cas les plus intéressans de tous ; c'est là, mieux qu'ailleurs, qu'on peut mettre en évidence les phénomènes de l'altération, de l'affinité, de ces combinaisons doubles, où quatre substances unies auparavant deux à deux, venant à être mises en contact, abandonnent leur première agrégation et s'unissent d'une nouvelle manière. En observant comment ces substances se rapprochent et se quittent, se fuient et se recherchent, on croit découvrir effectivement une destination supérieure ; on est tenté d'attribuer à ces êtres une espèce de volonté et de choix, et l'on trouve la signification

du mot d'affinité élective tout-à-fait fondée.

— Décrivez-moi, je vous prie, un cas de ce genre, dit Charlotte.

— De tout mon cœur, répliqua le capitaine ; mais c'est une de ces choses dont on sortira difficilement avec des mots : dès l'instant où je pourrai faire l'expérience devant vous, tout deviendra plus clair et plus agréable à connaître. Pour le présent, je serais forcé de vous embarrasser de termes techniques qui ne vous apprendraient rien ; il faut voir agir sous ses yeux ces êtres en apparence dénués de vie, mais qui renferment pourtant au dedans d'eux un principe d'activité ; il faut expérimenter sur eux, examiner de près comment ils se recherchent, s'attirent, s'emparent l'un de l'autre, se détruisent, s'absorbent, et com-

ment les mêmes élémens qui étaient intimement unis tout à l'heure, se séparent pour former de nouveaux composés d'une autre nature. C'est alors qu'on ne peut s'empêcher de leur attribuer une sorte de vie, dirai-je une sorte de sentiment et de connaissance, parce que nous sentons nos sens à peine assez bons pour les bien observer, et notre raison à peine suffisante pour concevoir les phénomènes qu'ils nous présentent.

—Je conviens, dit Edouard, que les mots techniques un peu recherchés doivent paraître difficiles à entendre, même ridicules, lorsqu'on n'a pas le moyen d'en expliquer la signification en faisant tomber les objets mêmes sous les sens; néanmoins nous pourrions assez bien, au défaut de ces mots, nous servir de lettres pour

exprimer l'espèce de relation dont il s'agit.

— Si vous ne trouvez pas la chose trop pédantesque, répliqua le capitaine, je vais me servir de lettres pour me faire comprendre. Supposez donc un corps que j'appellerai A, qui est intimement uni à un corps que j'appellerai B, et qu'il est absolument impossible d'en séparer par aucun moyen mécanique; supposez pareillement un troisième corps C, uni de la même manière à un quatrième corps D, mettez maintenant les deux paires de corps en contact, il pourra arriver que A s'empare de D, et B de C, sans qu'on puisse dire laquelle de ces substances a quitté la première son associé, et laquelle a formé la première une association nouvelle.

—Bon, s'écria Edouard, jusqu'à ce

que nous voyons nous-mêmes la chose de nos propres yeux, nous regarderons toujours ces formules abstraites comme de simples comparaisons qui servent tout au plus à graver les choses dans l'esprit quand nous les avons vues une fois. Tu me représentes l'A, Charlotte, et moi, je suis le B, en effet je suis lié à toi aussi intimement qu'A l'est à B dans notre exemple; le C est bien évidemment le capitaine qui m'attire jusqu'à un certain point vers lui dans ce moment. Maintenant pour que tu ne sois pas réduite à t'échapper dans le vague; il est juste que tu cherches de ton côté un D pour t'unir à lui, et tu ne peux mieux trouver qu'en attirant auprès de toi l'aimable Ottilie, que tu ne peux plus te défendre de faire venir.

— Bien, répliqua Charlotte, et lors même que l'exemple ne serait pas, comme je le pense, une allusion badine à notre situation, je m'estime heureuse de voir que nous nous rencontrions aussi bien aujourd'hui, et que ces affinités naturelles ou électives contribuent à amener entre nous autant de sympathie et de confiance. Je t'avouerai donc que depuis cet après-midi je suis décidée à faire venir Ottilie auprès de nous, car la concierge de la maison, ma fidèle femme de charge, va s'en aller parce qu'elle se marie. Voilà les raisons personnelles qui me détermineraient déjà de mon côté; mais en voici d'autres qui touchent plus particulièrement Ottilie et qui achèvent de me déterminer. Tiens, lis-nous cette lettre. — Je me garde bien de

lire tes lettres, mais je suis sûr que je sais déjà le contenu de celle-ci. — Lis, lis. En disant ces mots elle tira la lettre de son sein et la présenta à Edouard.

CHAPITRE V.

Lettre de la maîtresse de pension.

« Monsieur, vous voudrez bien excuser la brièveté de ma lettre, en songeant que nos examens publics étant terminés, j'ai à rendre compte à tous les parens et protecteurs de mes élèves de la conduite de chacune d'elles pendant l'année qui vient de s'écouler. Je pourrai d'ailleurs dire beaucoup de choses dans ce peu de mots. Mademoiselle votre fille s'est montrée à tous égards supérieure au reste de mes élèves ; les témoignages ci-joints, sa propre lettre qui contient le tableau des prix qu'elle a remportés, et qui exprime le plaisir qu'elle

ressent de ses succès, vous rassureront pleinement à son égard et vous causeront sans doute bien de la joie ; ce qui diminue la mienne, c'est de songer que nous ne serons bientôt plus dans le cas de garder chez nous une jeune personne aussi avancée. Je me recommande à la continuation de vos bontés, et je prendrai incessamment la liberté de vous exposer mes idées sur ce que je crois le plus avantageux pour mademoiselle votre fille. Je laisse la plume à mon adjointe pour vous parler d'Ottilie. »

Lettre de la sous-maîtresse.

« Notre respectable maîtresse me charge d'écrire au sujet d'Ottilie, tant parce que, dans sa manière de sentir, il lui serait pénible de rendre le compte que nous avons à rendre, que

parce qu'elle a besoin elle-même de justifications et qu'elle aime mieux les mettre dans ma bouche.

Comme je ne sais que trop combien notre bonne Ottilie est peu en état d'énoncer ce qu'elle sait et de mettre en dehors tout ce dont elle est capable, je n'étais pas sans inquiétude avant l'examen public, d'autant qu'en général il n'est pas possible de s'y préparer, et que, quand l'usage le permettrait, il ne convenait pas, pour les apparences de préparer Ottilie. L'évènement n'a que trop justifié mes craintes; Ottilie n'a remporté aucun prix, et est même du nombre de celles qui n'ont obtenu aucun témoignage de satisfaction. Que vous dirai-je? dans l'écriture peu de nos autres élèves avaient des lettres mieux formées qu'elle, mais aussi leurs traits

étaient beaucoup plus dégagés ; dans le calcul, toutes l'emportaient sur elle en vitesse, et dans les régles difficiles dont elle se tire mieux que les autres, elle a échoué complètement à l'examen ; dans le français, nombre d'élèves parlent et composent mieux qu'elle ; dans l'histoire, elle n'était ferme ni sur les noms ni sur les dates ; dans la géographie, peu d'exactitude sur la classification politique ; dans la musique, les petites pièces qu'elle a exécutées manquaient absolument de mesure ; dans le dessin, il n'est pas douteux qu'elle n'eût remporté le prix, son esquisse était pure, l'exécution pleine de précision et d'intelligence ; par malheur, elle avait entrepris quelque chose de trop grand, et le dessin n'a pas été prêt à tems.

» Quand les écolières furent sorties, les examinateurs tinrent conseil et voulurent bien nous dire au moins quelques mots au sujet des examens; je remarquai bientôt qu'on ne parlait pas d'Ottilie, ou que, quand cela arrivait, on en parlait sinon avec des signes de mécontentement, du moins avec indifférence.

» J'espérais obtenir quelque faveur par un simple exposé de toute sa manière d'être; deux motifs m'encourageaient à cet essai, d'abord je pouvais parler d'après une intime conviction, et puis je me rappelais de m'être trouvée pendant ma jeunesse dans une position aussi fâcheuse. On m'écouta avec attention, et lorsque j'eus fini, celui qui présidait à l'examen, me dit d'une voix assez douce mais d'un ton sévère: ce que l'on sup-

pose chez l'élève, ce sont les dispositions; les développer est le but de l'éducation et l'intention des parens et des préposés; les enfans même y tendent sans le savoir; c'est là aussi le but de l'examen qui doit servir à faire juger les maîtres aussi bien que les élèves. Ce que nous apprenons sur votre compte, nous fait augurer favorablement de votre élève, et vous méritez des éloges en ce que vous observez avec attention les dispositions de celles qui vous sont confiées. Si d'ici à un an vous parvenez à perfectionner ces dispositions, vous recueillerez autant d'approbation que votre élève.

» Je m'attendais à ce qui devait suivre; mais ce que je n'avais pas prévu, c'est le petit accident que voici. Semblable à une bonne bergère qui aime également toutes ses brebis, no-

tre bonne directrice aurait voulu voir couronner toutes ses élèves ; aussi dès que ces messieurs furent partis, elle fit éclater son indignation envers Ottilie, qui se tenait tranquillement auprès de la croisée, tandis que les autres se réjouissaient des couronnes remportées. Comment peut-on, lui dit-elle, avoir l'air aussi stupide, lorsqu'on ne l'est pas ? Ottilie répondit d'un ton calme : — Pardonnez-moi, ma chère mère, ma migraine m'a reprise aujourd'hui avec beaucoup de violence. — Eh ! peut-on deviner cela, réplique avec aigreur cette femme d'ailleurs si sensible, et elle lui tourna le dos.

» En effet, personne ne peut deviner cela, car Ottilie ne change point alors ; je n'ai pas même remarqué qu'elle ait porté la main aux tempes.

» Ce n'était pas tout encore, Mademoiselle votre fille, ordinairement vive et folâtre, semblait enivrée ce jour-là de son triomphe et ne mettait plus de bornes aux expressions de sa joie. Elle traversa les appartemens en sautant avec ses prix et ses bons certificats, et les montra avec ostentation et orgueil à Ottilie. Te voilà bien mal tombée, ma chère, s'écria-t-elle d'une voix peu modeste. Ottilie répondit avec sang-froid : Ce n'est pas aujourd'hui le dernier jour d'examen. — Tu n'en resteras pas moins la dernière ! s'écrie votre fille, et s'éloigna d'elle en continuant de sauter.

» Ottilie manque de contenance avec tout le monde, excepté avec moi. Toutes les fois que son intérieur est agité d'une sensation pénible, ce mouve-

ment se manifeste par la couleur inégale de son visage ; car tandis que sa joue gauche pâlit, la droite devient rouge pendant un instant. Je remarquai ce signe et ne pus me retenir plus long-tems ; je pris notre directrice à part, et je lui fis de vives représentations : la bonne femme reconnut sa faute. Nous délibérâmes pendant long-tems, et pour ne pas m'étendre davantage, je vous dirai que nous avons fini par convenir de vous prier de prendre, pendant quelque tems, Ottilie avec vous. Vous concevez aisément les raisons qui ont amené cette résolution. Si vous y consentez, je vous communiquerai la manière dont il faut traiter cette chère enfant ; nous la verrons avec plaisir revenir parmi nous, lorsque mademoiselle votre fille nous

quittera, et il est à présumer que ce sera bientôt.

» Je dois ajouter une observation que je crains d'oublier dans la suite, c'est que je n'ai jamais vu qu'Ottilie ait demandé quelque chose avec instance; mais il y a des circonstances, quoique rares, où elle refuse honnêtement ce qu'on exige d'elle par un geste auquel on ne peut résister dès qu'on en a compris la signification; elle lève alors ses mains, les joint et les porte sur sa poitrine, en s'inclinant un peu et en jetant sur celui qui a fait la demande indiscrète un regard qui fait renoncer à tous les désirs qu'on peut avoir formés. Si jamais vous remarquez ce geste, Madame, veuillez vous souvenir de moi, et faire grace à Ottilie; mais vous avez des manières si douces, que je crois que

vous n'aurez jamais besoin de ce moyen. »

Edouard sourit et secoua la tête plus d'une fois pendant qu'il lut ces lettres. La lecture finie, on fit des réflexions sur les personnages dont il était question, et sur le parti qu'il y avait à prendre dans cette affaire. — C'en est assez, s'écria enfin Edouard, tranchons la difficulté ; qu'elle vienne ! voilà donc ton affaire décidée, ma chère. Parlons maintenant aussi de celle qui nous regarde. Il faut absolument que je m'établisse auprès du capitaine dans l'aile gauche ; le tems le plus favorable pour travailler ensemble c'est le soir et le matin ; tu auras donc les meilleurs appartemens pour toi et pour Ottilie.

Charlotte se prêta à cet arrange-

ment, dont Edouard lui représenta gaîment les grands avantages ; entr'autres il lui dit : — Vraiment, la nièce est bien bonne d'avoir quelquefois la migraine au côté gauche de la tête ; moi, je l'ai souvent sur le côté droit. Ainsi, si jamais il arrive que nous soyons assis l'un en face de l'autre, et que nous ayons tous deux la tête appuyée sur le coude, elle à gauche, moi à droite, nous formerons un tableau bien symétrique.

Le capitaine observa qu'une pareille situation serait dangereuse ; mais Edouard s'écria : — Mon cher ami, prenez bien garde au D, car que ferait B, si on lui arrachait C.

—Eh ! bien, repartit Charlotte, la réponse est aisée à faire, ce me semble.

Certainement, dit Edouard, il retournerait à son A, à son A et O! A ces mots il se leva précipitamment de son siége et pressa Charlotte sur son cœur.

CHAPITRE VI.

Une voiture venait d'amener Ottilie. Charlotte alla au-devant de sa pupille. Celle-ci s'approcha d'elle, se jeta à ses pieds, en embrassant ses genoux.

—Pourquoi cet acte humiliant, dit Charlotte un peu embarrassée, et elle chercha à la relever. — Ce que je fais, n'est point une humiliation, répliqua Ottilie, en conservant la même attitude, j'aime trop à me rappeler ce tems heureux où je n'étais pas plus haute que vos genoux, et cependant votre affection m'était déjà assurée.

Elle se leva et Charlotte l'embrassa tendrement. Elle fut présentée à ces messieurs, qui l'accueillirent

avec une distinction particulière : où la beauté n'est-elle pas bien venue? Pendant la soirée Ottilie parut suivre attentivement la conversation, mais sans y prendre part.

Le lendemain matin Edouard dit à Charlotte : — Notre société s'est accrue d'une personne bien aimable.

— Aimable, repartit Charlotte, elle n'a pas encore ouvert la bouche.

— Comment! s'écria Edouard en paraissant réfléchir, mais elle serait bien singulière!

Peu de mots suffirent pour expliquer à Ottilie tout ce qui concernait les affaires du ménage; elle avait saisi en quelques jours ce qu'elle avait besoin de savoir; tout se faisait déjà avec ordre et avec exactitude; elle connaissait le tems et le soin qu'il fallait donner à chaque chose; tout

s'exécutait sans qu'elle eût l'air de commander, et lorsque quelqu'un mettait de la lenteur dans le travail, elle s'en chargeait aussitôt elle-même.

S'étant aperçue qu'il lui restait assez de momens de loisir, elle demanda à Charlotte la permission de faire la distribution de l'emploi de son tems; elle se remit à ses études, et Charlotte remarqua que sa méthode pour s'instruire était telle que la lui avait décrite le coopérateur de l'institutrice. Elle la laissa faire; seulement de tems en tems elle usa de moyens fort inconnus pour lui faciliter ses progrès. Elle mit, par exemple, souvent sur la table des plumes à moitié usées, pour accoutumer Ottilie à former ses caractères d'une manière plus libre; mais sa pu-

pille les tailla chaque fois à sa guise.

Les dames étant convenues de parler français lorsqu'elles seraient seules, Charlotte y insista d'autant plus qu'elle s'était aperçue qu'Ottilie s'exprimait dans cette langue avec plus de facilité, parce qu'on lui avait fait un devoir de cet exercice. Elle disait souvent plus qu'elle ne semblait vouloir dire ; ce qui amusait surtout Charlotte, c'était la description fidèle et cependant aimable qu'elle lui faisait de sa pension. La société de la jeune pensionnaire commençait à lui plaire, et déjà elle espérait trouver un jour en elle, une amie sincère.

Charlotte reprit aussi les anciens papiers qui avaient rapport à Ottilie, afin de se rappeler les jugemens que

la directrice et son coopérateur avaient portés sur cette chère enfant, et de les comparer avec ses propres observations ; car Charlotte pensait qu'on ne peut être familiarisé assez tôt avec le caractère des personnes avec lesquelles on a à vivre, pour savoir ce que l'on peut attendre d'elles, ce que l'on pourra changer dans leur manière d'agir, et ce qu'il faudra leur accorder, et pardonner une fois pour toutes.

Cette comparaison ne lui apprit, à la vérité, rien de nouveau, cependant elle donna plus de poids et de relief à quelques-unes de ses remarques : la modération, par exemple, avec laquelle Ottilie prenait ses repas, lui parut depuis lors inquiétante et digne d'une attention plus sévère.

Une des premières affaires auxquelles nos dames avaient à songer,

c'était à la toilette. Charlotte exigea d'Ottilie de mettre plus de luxe et de recherche dans sa mise. Aussitôt celle-ci se montra prête à obéir, coupa elle-même les étoffes qui lui avaient été données précédemment, et les adapta promptement et avec goût à sa taille, sans qu'il lui fallût beaucoup de façons pour réussir. Les robes faites à la mode donnaient encore plus de charmes à sa personne; car l'amabilité paraît toujours nouvelle, lorsqu'elle paraît dans un costume riant et moderne. Nos messieurs la regardaient avec un plaisir toujours croissant; semblable au smaragdite dont l'éclat fait, dit-on, du bien à la vue, et exerce même sur ce sens une influence salutaire, la beauté des formes agit avec plus de puissance encore sur le sens extérieur et

intérieur ; qui la voit, ne craint rien de funeste, il sent qu'il est d'accord avec lui-même et avec le monde.

La société du château avait donc gagné, sous plusieurs rapports, par l'arrivée d'Ottilie. Les deux amis étaient devenus plus exacts à l'heure des assemblées ; ils ne se faisaient plus attendre, comme auparavant, pour le dîner, le thé ou la promenade, et ils ne quittaient plus la table, après le souper surtout, avec leur précipitation ordinaire. Ce changement n'échappa point à Charlotte, et elle les observa l'un aussi attentivement que l'autre ; pour découvrir lequel des deux pourrait en être le principal moteur ; mais quelque pénétration qu'elle mît dans ses observations elle ne put démasquer aucune différence dans leurs manières. Tous deux

se montraient généralement plus aimables ; dans leurs conversations ils paraissaient se mettre au niveau des lumières et des connaissances d'Ottilie, et choisir de préférence des sujets propres à l'intéresser. Lorsqu'elle s'absentait pendant qu'ils faisaient la lecture ou qu'ils racontaient, ils s'arrêtaient jusqu'à ce qu'elle revînt. Leurs manières devinrent plus douces et plus communicatives.

D'un autre côté, Ottilie redoublait de complaisance, d'activité et de prévenances ; plus elle se familiarisait avec les hommes qui l'entouraient, et avec les rapports dans lesquels elle se trouvait, plus sa sagacité travaillait pour deviner la signification des regards, des gestes et même des plus légers mouvemens ; mais toujours calme, son attention était cons-

tamment égale de même que son activité ; soit qu'elle s'assît, soit qu'elle allât chercher ou rapporter quelque chose, les mouvemens de son corps étaient toujours égaux et gracieux, et n'annonçaient jamais un esprit inquiet ; sa démarche était d'ailleurs si légère qu'on n'entendait jamais ses pas.

Son honnêteté et ses complaisances causèrent beaucoup de plaisir à Charlotte ; ce ne fut que dans un seul point qu'Ottilie lui paraissait manquer aux convenances, elle ne lui cacha point sa façon de penser à cet égard. Voici ce qu'elle lui dit un jour : C'est sans doute une attention honnête et louable que de nous baisser pour relever ce que quelqu'un vient de laisser échapper des mains. Nous déclarons par là que nous sommes

prêts à le servir ; seulement dans le grand monde, il faut distinguer les personnes à qui l'on donne cette marque de soumission. Je ne te prescrirai rien à cet égard quant aux femmes. Tu es jeune : vis-à-vis les personnes d'un plus haut rang ou d'un âge plus avancé, cette complaisance est donc un devoir ; vis à vis de tes semblables elle est une preuve d'égard, et vis-à-vis des personnes plus jeunes ou d'une moindre condition que toi, c'est de l'humanité et de la bonté ; mais il ne convient point à notre sexe de donner aux hommes ce témoignage de soumission et de dévouement.

Je tâcherai de me défaire de cette habitude, répliqua Ottilie ; cependant vous me pardonnerez cette inconvenance lorsque je vous aurai ra-

conté comment je m'y suis accoutumée. On nous a appris l'histoire ; malheureusement je n'en ai pas retenu autant que j'aurais dû le faire, parce que j'ignorais à quoi cela me servirait ; cependant il y a quelques évènemens particuliers qui se sont gravés dans ma mémoire : en voici un exemple.

Lorsque Charles Ier, roi d'Angleterre, était devant ses juges, la pomme d'or de la petite canne qu'il tenait tomba ; accoutumé en pareil cas à voir tout le monde s'empresser pour le prévenir, il porta ses regards autour de lui en ayant l'air d'attendre que quelqu'un vînt ramasser la pomme ; cependant, personne ne bougea, et le roi fut obligé de se baisser pour la ramasser lui-même. Ce trait m'a tellement pé-

nétrée, je ne sais si c'est avec raison, que depuis ce moment il ne m'arrive jamais de voir tomber quelque chose de la main de quelqu'un, sans me baisser pour le ramasser; mais comme cette attention peut ne pas convenir toujours, et que je ne puis pas, poursuivit-elle en riant, raconter mon histoire à chaque fois, j'aurai soin de me contraindre.

Cependant les changemens utiles dont les deux amis s'occupaient, avançaient sans interruption; il ne se passait pas de jour qu'ils ne trouvassent l'occasion de former quelque nouveau projet, quelque nouvelle entreprise.

Un jour, comme ils traversaient ensemble le village, ils remarquèrent avec peine qu'il était, pour l'arrangement et la propreté, fort en arrière

de ceux où la chèreté du terrain obligeait les habitans à faire plus d'attention à l'un et à l'autre.

—Tu te rappelles, dit le capitaine, comment, dans le tems où nous voyagions ensemble dans la Suisse, nous exprimions le désir d'avoir un véritable parc champêtre, que nous embellirions de tous les ornemens qui sont propres à ce genre de paysage, et de faire régner dans un village situé comme celui-ci, non l'architecture, mais l'ordre et la propreté des villages suisses.

— Qui nous empêche d'exécuter ici notre projet? reprit Edouard. Le pied du Schlossberg s'avance à angle aigu dans la plaine, le village est bâti vis-à-vis dans la forme d'un demi-cercle assez régulier ; entre deux coule le ruisseau, contre les débor-

demens duquel l'un se garantit de son mieux avec des pierres, l'autre avec des pieux, un troisième avec des poutres, un autre enfin avec des planches; mais personne ne cherche à aider son voisin, chacun cherche plutôt à le molester et à lui causer du dommage. Ainsi, le chemin, dans sa direction irrégulière, va tantôt en montant, tantôt en descendant, tantôt au travers de l'eau, tantôt par-dessus des pierres. Si ces gens-là voulaient mettre la main à l'ouvrage, il nous en coûterait peu de faire faire ici un long mur en demi-cercle, et d'élever le chemin par derrière jusqu'à la hauteur des maisons; cela nous procurerait de la place, en même tems que ce serait un moyen d'introduire plus de propreté dans le village et de dispenser les habitans, par

cette mesure en grand, de ces peines continuelles qu'ils se donnent pour se garantir des débordemens du ruisseau.

— Essayons-le, dit le capitaine en examinant des yeux la position du village et de la rivière.

— Je suis assuré de ne rien obtenir des bourgeois et des paysans, reprit Edouard, si je ne leur donne pas des ordres formels.

— Tu n'as vraiment pas tort, répliqua le capitaine. J'ai souvent eu dans ma vie des affaires de ce genre qui m'ont donné beaucoup de chagrin. Qu'il est difficile d'engager les hommes à contrebalancer les sacrifices qu'on doit faire par les avantages qu'on doit retirer ! On se contente de guérir le mal à l'endroit où il se montre, et l'on ne s'inquiète

nullement du point où il prend sa source et d'où il exerce ses ravages. C'est pour cela qu'il est si difficile de faire adopter un conseil salutaire, surtout auprès de la multitude qui, toute entière à l'idée du moment présent, porte rarement ses vues au-delà du lendemain. S'il se trouve quelqu'un qui ait à gagner par l'effet d'une mesure générale, et un autre qui ait à perdre, n'espérez rien par la voie de l'accommodement. La puissance illimitée du souverain peut seule assurer le succès des mesures qui intéressent le bien public.

Ils étaient encore occupés à discuter, quand ils furent abordés par un mendiant dont la mine annonçait plutôt l'impudence que le besoin. Edouard, impatienté de se voir interrompre, après l'avoir déjà inu-

tilement congédié à plusieurs reprises, finit par le réprimander sévèrement ; mais le drôle s'éloigna à petits pas en murmurant, et même en lui répondant des injures, se réclamant des priviléges des mendians à qui l'on pouvait bien refuser l'aumône, mais qu'on n'avait pas le droit d'offenser, puisqu'ils étaient aussi bien que les autres sous la protection de Dieu et du souverain : ce langage mit Edouard hors de lui-même.

Le capitaine pour le calmer, lui dit : — Considérons cette rencontre comme un avis utile, qui nous engagera à étendre aussi notre police sur la mendicité ; il faut toujours en revenir à faire l'aumône, mais on fait mieux de ne pas la faire soi-même, surtout chez soi ; il faut de la mesure et de la régularité en toute

chose, même dans la bienfaisance. Une aumône trop abondante attire chez vous les mendians, au lieu de vous en délivrer; quant au pauvre qui ne fait que passer, qui ne séjourne pas, je pense qu'on fait très-bien de lui donner, c'est pour le malheureux une bonne fortune accidentelle, une surprise agréable qui ne tire pas à conséquence. La position du village et du château rendrait un établissement de ce genre très-praticable, j'y ai déjà songé il y a long-tems. A l'une des extrémités du village est l'auberge, à l'autre habite un ménage de vieilles gens fort honnêtes : tu ferais bien de placer à ces deux endroits une petite somme d'argent; on y donnerait quelque chose, non pas aux mendians qui entrent dans la ville, mais à ceux qui en sortent;

et comme les deux maisons sont au bout des deux chemins qui mènent au château, tous les vagabonds qui voudraient s'approcher d'ici seraient consignés aux deux endroits.

— Eh bien! dit Edouard, nous allons dans l'instant même exécuter ton projet; nous aurons tous deux le tems de revenir à nos arrangemens domestiques.

Ils allèrent donc chez l'aubergiste et dans l'habitation des vieilles gens, et la chose fut faite.

— Je sais fort bien, dit Edouard en remontant sur le Schlossberg, que tout tient dans le monde à une première idée judicieuse et à une ferme résolution une fois prise; ainsi je trouve que tu as fort bien jugé le parc de ma femme, et tu m'as même donné déjà une idée d'amé-

lioration que je lui ai, je te l'avoue immédiatement communiquée.

— Je t'en aurais soupçonné, reprit le capitaine, mais je ne voulais pas te le permettre ; tu as troublé tout-à-fait ta femme, elle laisse tout aller, elle nous boude ; tu vois qu'elle évite de parler de son parc, et qu'elle ne nous mène plus à sa cabane de mousse, quoiqu'elle y monte quelquefois avec Ottilie quand elles sont seules.

— Ne nous laissons pas effrayer pour tout cela, répliqua Edouard ; quand une chose me paraît bonne, qu'elle peut se faire, et qu'il convient de la faire, je n'ai pas de repos que je ne la voie faite. Allons-y cependant avec ménagement, proposons des descriptions de parcs anglais avec des gravures pour nos récréations de la soirée, ensuite vien-

dra le plan du domaine. Nous traiterons d'abord la chose sous forme de problème, et comme en badinant, elle prendra insensiblement un tour plus sérieux.

A la suite de cette délibération on feuilleta tous les livres où l'on pouvait trouver le dessin d'un paysage sauvage et dans son premier état de nature, où d'autres feuillets représentaient ensuite les changemens que l'art y avait introduits pour l'amélioration et l'embellissement de la campagne. Il était facile d'en venir de là à parler de leurs propres possessions, et de ce qu'on pourrait faire pour donner à leur domaine un aspect plus agréable. Ce fut un travail amusant que de coucher sur le papier le plan tracé par le capitaine; il n'y eut pourtant pas moyen de s'écarter tout

à fait de la première idée et des premiers arrangemens de Charlotte. Cependant on trouva que le nouveau plan donnait une montée plus douce pour arriver sur la hauteur, et l'on proposa d'élever en haut sur le penchant de la colline et devant un joli bosquet, un pavillon qu'on verrait des fenêtres du château, et d'où l'on planerait sur le château et le jardin.

Le capitaine, après avoir tout bien examiné et bien mesuré, ramena la conversation sur le chemin, la muraille et le ruisseau du village.

— En pratiquant, dit-il, un chemin pour arriver sur la hauteur, je gagne autant de pierres qu'il m'en faut pour bâtir cette muraille. Quand une chose s'accorde avec une autre, elles se font toutes les deux à moins

de frais et avec plus de promptitude.

— Mais à présent, dit Charlotte, c'est moi que ce soin regarde. Il est indispensable de donner un devis un peu exact; quand on sait à peu près la dépense qu'exige une pareille entreprise, on la répartit sinon en semaines, du moins en mois, et l'on sait où l'on en est. La caisse est sous ma clef, c'est moi qui paie les billets et qui tiens moi-même les comptes.

— Il me semble que tu n'as pas plus de confiance en nous qu'il ne faut, dit Edouard.

— Je me défie un peu des projets de caprice, dit Charlotte; nous autres femmes savons mieux commander au caprice que vous.

Les préparatifs furent faits, on mit

promptement la main à l'œuvre; le capitaine était toujours présent aux travaux, et Charlotte avait presque tous les jours l'occasion de reconnaître la sagesse et la solidité de ses vues; lui de son côté apprit à mieux connaître Charlotte, et il s'établit insensiblement entr'eux plus de sympathie et d'accord.

Il en est des affaires comme de la danse, les personnes qui gardent le même pas, finissent par devenir indispensables l'une à l'autre; une bienveillance réciproque doit nécessairement naître de ces relations suivies. Charlotte commençait à ressentir une véritable bienveillance pour le capitaine, et lui en donna une marque bien évidente en lui laissant détruire, sans se plaindre ni témoigner la plus légère humeur, un banc de

gazon qu'elle avait arrangé elle-même avec un soin particulier, mais qui contrariait les nouveaux projets d'embellissement.

CHAPITRE VII.

TANDIS que Charlotte s'occupait avec le capitaine, Edouard se liait davantage avec Ottilie. Depuis quelque tems il éprouvait dans son cœur un secret penchant pour elle. Ottilie était obligeante et prévenante envers tout le monde; elle se piquait de l'être encore davantage envers lui. La chose n'était plus équivoque; il y avait long-tems qu'elle avait remarqué quels étaient les mets qui lui plaisaient le plus, et comment il les aimaient, combien il mettait de morceaux de sucre dans son thé, et aucun petit détail de ce genre n'avait échappé à son attention; elle avait un soin particulier de le préserver

des courants d'air, pour lesquels il était d'une sensibilité excessive, ce qui le mettait souvent en contrariété avec sa femme, pour laquelle il n'y avait jamais assez d'air dans l'appartement; elle entendait aussi à merveille la culture des arbres et des fleurs. Edouard désirait-il quelque chose, elle volait au-devant de ses désirs; une chose le contrariait-elle, elle s'empressait d'arranger tout pour le mieux; en peu de tems elle était devenue comme un ange tutélaire dont il ne pouvait plus se passer; il commençait à éprouver un sentiment de peine quand Ottilie n'était pas auprès de lui. Ottilie de son côté devenait plus communicative et plus animée dès l'instant où ils étaient seuls ensemble.

Edouard avait conservé, malgré

le progrès des années, quelque chose d'enfantin qui s'accordait fort bien avec la jeunesse d'Ottilie ; ils se plaisaient à se rappeler les premiers tems de leur connaissance, le premier moment où ils s'étaient vus. Ces souvenirs remontaient jusqu'à la première époque de l'inclination d'Edouard pour Charlotte. Ottilie prétendait se rappeler encore les deux époux comme le plus beau couple de la cour, et quand Edouard traitait ce compliment comme un souvenir trompeur d'une extrême jeunesse, elle lui répondait qu'elle se rappelait au moins fort bien comment une fois, au moment où il entrait ; elle se cacha dans le sein de Charlotte, non par frayeur, mais par l'effet d'une surprise enfantine ; elle était bien sûre de ce qu'elle disait, puisqu'il avait

fait alors sur elle une impression vive, et que sa vue lui avait causé tant de plaisir.

Cependant le charme de cette manière de vivre, avait fait négliger à nos deux amis plusieurs affaires qu'ils avaient entreprises ensemble et qui restaient depuis quelque tems suspendues ; ils jugèrent donc convenable d'aller faire la revue de leurs affaires, rédiger quelques mémoires arriérés, et écrire différentes lettres à leurs correspondans ; ils s'enfermèrent dans leur cabinet de travail où ils trouvèrent le vieux copiste qui ne faisait rien ; ils se mirent à l'ouvrage et lui donnèrent bientôt de quoi travailler, sans remarquer qu'ils le chargeaient d'une foule de choses qu'ils avaient auparavant l'habitude de faire eux-mêmes. Le premier mé-

moire que voulut rédiger le capitaine ne réussit pas, la première lettre d'Edouard alla tout de travers; ils se tourmentèrent long-tems à se creuser la tête, à écrire, à effacer et à recommencer à écrire pour effacer encore, jusqu'à ce qu'à la fin, Edouard, qui s'en tirait encore plus mal que son ami, lui demanda quelle heure il était.

Il se trouva que le capitaine, pour la première fois depuis nombre d'années, avait oublié de remonter sa montre à secondes. Cet accident les fit souvenir tous les deux qu'ils commençaient à voir couler le tems avec indifférence.

Cependant, tandis que les deux hommes perdaient peu à peu leurs habitudes de travail, il semblait au contraire que l'activité des femmes aug-

mentait chaque jour. Si la manière de vivre habituelle d'une famille, qui résulte du caractère des personnes et de la nécessité des circonstances, subit un changement total par la naissance d'une passion nouvelle qui s'enracine, et dont les effets vont sans cesse croissans, il arrive alors ce qu'on voit dans une préparation chimique; il se passe un certain tems avant que l'addition du nouvel ingrédient produise la fermentation, et que le mélange, en bouillonnant, passe par-dessus les bords.

Les penchans réciproques qui commençaient à naître chez nos amis, avaient déjà l'effet le plus heureux. Les esprits s'ouvraient, et un sentiment de bienveillance générale résultait de cette bienveillance particulière. Chaque portion de la famille se sen-

tait heureuse et faisait jouir les autres de son bonheur.

Un pareil état élève l'ame en même tems qu'il agrandit le cœur, et tout ce qu'on fait et ce qu'on entreprend dans cette situation, a une tendance vers le grand, l'immense. Nos amis ne se renfermaient déjà plus dans leur habitation; leurs premenades s'étendaient au-dehors; et si, dans ces courses Edouard allait le premier en avant avec Ottilie pour choisir le sentier et frayer le chemin, le capitaine les suivait de loin avec Charlotte, et s'entretenait avec elle des endroits pittoresques et des sites agréables qui se présentaient successivement à la vue.

Un jour après être sortis du château par la porte de l'aile droite, ils prirent le chemin de l'auberge, tra-

versèrent le pont et se promenèrent le long des étangs dont les bords étaient entourés de collines couvertes de bois et auxquelles succédaient des rochers qui semblaient terminer le chemin; mais Edouard qui avait tant de fois parcouru les environs à la chasse, avança toujours avec Ottilie sur la route qui passait à travers les broussailles, sachant bien qu'il n'était pas loin du vieux moulin situé au milieu de cette contrée déserte; mais ce chemin se perdit bientôt au milieu du bois, et Edouard s'enfonça avec sa compagne dans les rochers que recouvrait une mousse épaisse; ils s'arrêtèrent cependant au bruit des roues qui leur annonçait le voisinage de l'endroit qu'ils cherchaient.

En s'avançant sur la pointe d'un

rocher saillant, ils la virent enfin dans le fond, cette maison de bois dont la couleur sombre empruntait une teinte plus foncée encore des arbres et des pans de rochers qui l'abritaient ; ils résolurent aussitôt de descendre à travers les rocs et la bruyère. Edouard alla en avant ; Ottilie le suivit d'un pas léger de pierre en pierre sans crainte et en conservant un parfait équilibre. Quand Edouard, en se retournant, la voyait descendre avec tant de légèreté et d'aisance ce chemin raboteux, il croyait qu'un être céleste voltigeait au-dessus de lui ; il était encore ravi davantage lorsque dans les endroits dangereux elle saisissait la main qu'il lui tendait, ou qu'elle appuyait légèrement la sienne sur son épaule ; il aurait presque désiré qu'elle chancelât ou que

son pied glissât, afin de pouvoir lui ouvrir ses bras, et la presser contre son cœur, ce qu'il n'aurait cependant pas fait par plus d'une raison, comme nous allons voir.

Parvenus enfin dans la vallée, ils entrèrent dans le moulin, se firent donner, par la meunière, du lait sur une table rustique placée sous l'ombre de vieux ormes, et envoyèrent le meunier au-devant de Charlotte et du capitaine. Après quelques minutes de silence, Edouard commença ainsi :

« J'ai une demande à vous faire, chère Ottilie, si vous ne me l'accordez pas, pardonnez du moins au motif qui me la fait faire. Vous portez au-dessus de votre vêtement, sur votre poitrine, un portrait en miniature ; vous n'en faites pas un mystère, et vous avez raison. C'est

l'image de votre respectable père que vous avez à peine connu, et qui, sous tous les rapports, mérite une place auprès de votre cœur ; mais, je vous en demande pardon, ce portrait est d'une forme trop incommode ; ce métal et ce verre me causent mille frayeurs quand vous prenez un enfant sur vos bras, quand vous portez quelque chose devant vous, quand la voiture penche et que nous traversons le bois, j'y ai même pensé lorsque nous sommes descendus du haut du rocher. Il m'est pénible de songer qu'une chute ou un coup même léger peut vous être funeste. Otez donc, je vous en supplie par notre amitié, ôtez ce portrait, non de votre mémoire, ni de votre demeure, accordez-lui, au contraire, la meilleure place dans votre chambre ; mais

ôtez-le de dessus vous, pour me délivrer de cette inquiétude un peu exagérée peut-être.»

Ottilie qui, pendant qu'Edouard parla, avait baissé les yeux, ne répondit d'abord rien; elle détacha la chaîne de son col, leva ses regards plus vers le ciel que vers Edouard, et porta le portrait à son front, et le remit à Edouard avec ces mots: « Gardez-le-moi jusqu'à ce que nous soyons de retour chez nous. Je ne puis mieux vous prouver que je sais apprécier votre amitié et vos inquiétudes. »

Edouard n'osa pas serrer le portrait contre ses lèvres, mais il saisit la main d'Ottilie et la porta à son visage. Jamais peut-être deux mains plus belles ne s'étaient jointes. Il lui semblait que son cœur fût délivré d'un poids énor-

me, et qu'une barrière entre Ottilie et lui venait d'être écartée.

Guidés par le meunier, Charlotte et le capitaine descendirent dans la vallée par un sentier plus commode. Ils furent reçus au moulin avec grande joie, et ils s'assirent pour se rafraîchir. On résolut ensuite de ne pas retourner par le même chemin, et l'on adopta la proposition d'Edouard, de prendre un sentier qui conduisait de l'autre côté de la rivière aux étangs et passait par-dessus les rochers. Cette route procura de nouveaux agrémens aux promeneurs ; tantôt ils traversaient de petits bois ; tantôt la vue s'étendait sur les bourgs et les villages d'alentour ; tantôt ils passaient auprès des fermes qu'entouraient des champs fertiles et une verdure délicieuse ; enfin ils arrivèrent à une mé-

tairie située au milieu d'un bois et au pied d'une colline. Mais le plus beau point de vue fut celui qu'ils eurent après avoir gagné la hauteur, et en sortant d'une sombre forêt, ils se trouvèrent tout à coup au haut du rocher en face du château. Ils venaient de faire le tour d'un petit monde; et ils s'étaient arrêtés précisément à l'endroit où devait être placé le nouveau bâtiment, et du haut duquel ils voyaient à travers les croisées de leur demeure.

Ils descendirent jusqu'à la chaumière et, pour la première fois, s'y sirent quatre. Il était tout simple qu'ils convinssent unanimement de la nécessité de rendre plus praticable la route qu'on venait de parcourir avec assez de peine, et faire de ce tour une vraie promenade. Chacun proposa ses

idées, mais tous étaient d'accord que le chemin, qui leur avait coûté plusieurs heures de marche, n'en demanderait qu'une, s'il était plus commode. Déjà ils s'occupaient du projet d'établir un pont au-dessous du moulin, à l'endroit où la rivière se jette dans les étangs, lorsque Charlotte arrêta l'essor de leur imagination, en faisant l'énumération des dépenses qu'entraînerait une entreprise semblable.

— Il y a un bon moyen, repartit Edouard; défaisons-nous de cette métairie, qui, malgré sa belle position au milieu de la forêt, rapporte cependant très-peu, et employons la somme que nous en tirerons, à l'exécution de nos projets; de cette manière nous aurons une promenade délicieuse qui nous procurera plus de jouissance que les

faibles intérêts d'un capital qui ne nous est presque d'aucune utilité. Charlotte en bonne ménagère ne désapprouva pas cette proposition dont il avait été déjà question auparavant. Le capitaine voulut qu'on répartît les terres appartenantes à cette métairie, parmi les paysans qui habitaient la forêt; mais Edouard connaissait un expédient plus prompt et plus commode. Comme le fermier actuel avait déjà proposé quelques arrangemens pour l'acquisition de ce terrain, il fut décidé qu'il l'aurait sous la condition de payer par termes, et à mesure que les paiemens rentreraient, on devait faire de distance en distance les changemens projetés.

Une proposition aussi bien raisonnée ne put qu'obtenir complètement

l'approbation de la société, et déjà elle vit en idée les nouveaux sentiers qui aboutiraient aux endroits les plus agréables, et qui procureraient les vues les plus délicieuses. Pour avoir une idée plus claire du tout, on prit encore le même soir la nouvelle carte; et on y traça avec le doigt, le nouveau chemin. Tous les anciens projets furent de nouveau passés en revue, et liés à celui qu'on venait de former; enfin la proposition de bâtir une nouvelle maison vis-à-vis du château, et d'y faire aboutir diverses issues, reçut une nouvelle sanction. Ottilie garda le silence pendant toute cette délibération; mais à la fin Edouard prit le plan, qui jusqu'alors avait été placé devant Charlotte, le mit devant Ottilie et l'invita ainsi à dire son opinion; mais comme elle con-

tinuant à garder le silence il la pria avec plus d'instance de leur faire part de ses idées, attendu que rien n'avait été arrêté et qu'on ne faisait que des projets.

Quant à moi, dit enfin Ottilie en mettant le doigt sur la cime de la hauteur, je placerais la maison ici; il est vrai que de là on ne verrait point le château; mais puisque le village et les habitations ne s'y verraient pas non plus, on l'y croirait transportée dans une contrée étrangère et entièrement isolée. La vue sur les étangs, sur le moulin, sur les hauteurs et les montagnes y est extrêmement belle; j'en ai fait la remarque en passant.

— Elle a raison, s'écria Edouard; comment se fait-il que nous n'ayons pas eu cette idée? Voyez, Ottilie, n'est-ce pas là votre plan? En même

tems il prit un crayon et traça à gros traits un carré sur le haut de la colline.

Le capitaine se fâcha en voyant gâter son plan, dessiné avec tant de soin et de propreté; mais il s'adoucit bientôt et approuva l'idée d'Ottilie. Elle a raison, dit-il. En effet, est-ce qu'on n'aime pas une promenade un peu longue, pour prendre du café ou pour manger un poisson qu'on ne trouverait pas si bon chez soi? Nous avons besoin quelquefois de variété et de nouveauté. On a bien fait de placer ici le château, parce qu'il est à l'abri des vents et qu'on y est à portée de se procurer les choses nécessaires; mais une maison destinée à servir de retraite plutôt que de demeure, conviendrait mieux à un local tel que celui-là, et procurerait dans

la belle saison des jouissances infinies.

Plus on délibéra sur ce plan, plus il parut avantageux. Edouard triompha de ce que cette idée venait d'Ottilie; il en était aussi fier que si elle était venue de lui-même.

CHAPITRE VIII.

Le capitaine alla visiter le local le lendemain matin de très-bonne heure; il esquissa d'abord un plan superficiel, et après que la société eut donné sa décision définitive sur les lieux mêmes, il en fit un second plus exact, et y joignit le devis des dépenses. Il fallait d'abord s'occuper des affaires préliminaires; on commença donc par les arrangemens relatifs à la vente de la métairie, ce qui donna une nouvelle activité aux deux amis.

Le capitaine fit observer à Edouard, qu'il serait galant et même indispensable d'attendre, pour la pose de la première pierre, jusqu'au jour de la naissance de Charlotte. Quelle que

fût l'aversion d'Edouard pour de pareilles fêtes, il consentit cependant à celle-ci, car il se souvint au même instant, qu'il serait en droit de fêter avec autant de solennité, le jour de la naissance d'Ottilie, qui venait quelque tems après.

Charlotte, à qui ces nouveaux projets paraissaient un peu sérieux et même trop hardis, passait son tems à examiner de nouveau les calculs et l'état des dépenses qu'il y aurait à faire. On se voyait moins dans la journée, et on n'en éprouvait que plus de plaisir en se retrouvant le soir.

Ottilie s'était pendant ce tems mise à la tête du ménage; son caractère doux et solide y trouvait plus de charme dans les occupations domestiques que dans celles du grand monde. Edouard remarqua qu'elle se plaisait

plus à la maison que dehors, et que ce n'était que par complaisance qu'elle accompagnait la société dans les excursions, puisque le soir, lorsque tout le monde respirait le frais, elle rentrait souvent sous divers prétextes afin de se livrer à son goût naturel pour le travail; c'est ce qui engagea Edouard à abréger les promenades communes, et à rentrer avec le coucher du soleil. Il reprit aussi son ancienne habitude de faire le soir, la lecture de quelques poésies, dont le détail prêtait à l'expression d'un amour pur, mais passionné.

Pendant ces lectures, chacun occupait sa place ordinaire; Charlotte s'asseyait sur le sopha, Ottilie dans un fauteuil vis-à-vis d'elle, et les deux musiciens occupaient les deux autres côtés. Ottilie se trouvait à la droite

d'Edouard ; lorsqu'il lisait, il mettait la lumière du côté de la voisine qui s'approchait souvent pour le suivre pendant sa lecture, se fiant plus à ses yeux qu'à la voix d'un autre. Edouard de son côté avançait également pour lui éviter la peine de lire de loin ; il faisait même des pauses plus longues qu'il fallait, et ne tournait le feuillet que jusqu'à ce qu'il fût sûr qu'Ottilie avait aussi fini la page.

Charlotte et le capitaine remarquèrent très-bien ces petites complaisances, et se regardèrent quelquefois en souriant ; mais tous furent surpris en voyant, dans une circonstance accidentelle, le doux penchant d'Ottilie se prononcer d'une manière encore plus manifeste.

Un soir, voyant à regret que la société avait perdu la plus agréable

partie de la journée par une visite ennuyeuse, proposa de rester encore ensemble. Il se sentit disposé à prendre sa flûte, qui depuis long-tems n'avait pas été à l'ordre du jour. Charlotte se leva pour chercher les sonates qu'elle avait coutume d'exécuter avec lui, mais elle ne les trouva point. Après quelques minutes de silence, Ottilie avoua qu'elle les avait prises pour les étudier dans sa chambre.

Et vous êtes en état de m'accompagner sur le clavecin! s'écria Édouard, dont les yeux trahissaient la joie. — J'ose espérer, reprit Ottilie, que cela pourra aller. Elle prit sa musique et se mit au clavecin. L'attention fut générale, et l'on fut très-étonné de la perfection avec laquelle Ottilie jouait la pièce en elle-même; mais surtout

on admira la manière dont elle suivait le jeu d'Edouard. Suivre n'est pas la véritable expression ; car si Charlotte mettait à dessein toute son adresse et sa complaisance à ralentir son jeu lorsqu'Edouard ralentissait la mesure, et à le suivre lorsqu'il l'accélérait, Ottilie, qui lui avait quelquefois entendu jouer cette sonate, avait formé son jeu sur la manière dont il l'accompagnait. Elle s'était tellement appropriée ses fautes, qu'il en résultait une espèce d'ensemble plein de vivacité qui, quoiqu'il blessât un peu la mesure, flattait cependant beaucoup l'oreille. Le compositeur lui-même n'aurait pas vu sans plaisir son ouvrage si agréablement défiguré.

Charlotte et le capitaine silencieux, témoins de cette scène étonnante, furent pénétrés du même sentiment

qu'on éprouve quelquefois lorsque les enfans font quelques-uns de ces traits que l'on n'ose approuver à cause des suites, mais que l'on ne peut blâmer non plus, et dont on voudrait peut-être intérieurement être l'auteur. Leur penchant se fortifiait comme celui d'Edouard et d'Ottilie, et n'en était peut-être que plus dangereux par cela même que, plus sérieux l'un et l'autre et plus fiers d'eux-mêmes, ils se sentaient plus capables de se retenir.

Le capitaine sentait déjà qu'une douce et irrésistible habitude commençait à l'attacher à Charlotte ; il prit sur lui de s'éloigner aux heures où Charlotte avait coutume d'aller voir les plantations ; il se levait de très-bonne heure, donnait ordre à tout, puis il se retirait pour travailler dans

son appartement. Les premiers jours Charlotte crut que c'était l'effet du hasard ; elle le chercha dans les lieux où elle présumait devoir le trouver ; ensuite elle crut le comprendre et ne l'en estima que plus.

Si le capitaine évitait de se trouver seul avec Charlotte, il n'en donnait que plus de soin aux préparatifs de la brillante fête qu'il se proposait de lui donner le jour de sa naissance qui n'était pas éloigné ; et tandis qu'il faisait travailler au bas du chemin qui montait derrière le village, des ouvriers étaient occupés en même tems à la partie supérieure, sous prétexte de faire sauter quelques rochers, et tout était si bien calculé et disposé, que les deux parties du chemin devaient se joindre juste la dernière nuit. La cave de la maison qu'on devait construire

sur la hauteur était grossièrement creusée, et l'on avait taillé une jolie pierre fondamentale avec ses compartimens et ses plaques.

Cette activité extérieure, ces petits projets pleins de bienveillance et de mystère, ces sentimens plus ou moins réprimés, ne contribuaient point à animer la conversation lorsqu'on était réuni; en sorte qu'un soir Edouard qui en sentit le vide, invita le capitaine à prendre son violon et à accompagner Charlotte sur le clavecin. Le capitaine ne put résister au désir général; ils exécutèrent donc ensemble avec sentiment, agrément et liberté, un des morceaux les plus difficiles, à leur très-grande satisfaction et à celle des deux témoins; on se promit d'y revenir souvent et de s'occuper davantage dans leurs réunions.

Vous vous en acquittez mieux que nous, Ottilie, dit Edouard, mais tout en vous admirant, nous voulons nous en réjouir avec vous.

CHAPITRE IX.

Le jour de la fête arriva et tout était prêt, le mur qui bordait et qui en haussait le chemin du village du côté de l'eau, était terminé, ainsi que le chemin qui passait à côté de l'église, qui de là suivant jusqu'à une certaine distance le sentier tracé par Charlotte, s'élevait ensuite le long des rochers, passait à la droite et au-dessus de la cabane de mousse, et après avoir fait le circuit, la laissait encore à gauche et au-dessous, et arrivait ainsi graduellement jusque sur la hauteur.

La société était nombreuse ce jour-là; on se rendit à l'église où l'on trouva la commune réunie et en habit de

cérémonie. Après le service divin, les enfans, les jeunes gens et les hommes sortirent les premiers selon l'ordre qui avait été établi ; après eux, les maîtres, leurs visites et leur suite : les jeunes filles, les demoiselles et les femmes formaient la marche.

Au détour du chemin on avait préparé une place sur un rocher élevé ; le capitaine invita Charlotte et ses hôtes à s'y reposer. De là on découvrait tout le chemin, en voyant les hommes déjà arrivés sur la hauteur et les femmes qui montaient à leur suite. C'était par un très-beau tems, un superbe coup d'œil. Charlotte se sentait surprise et touchée, et serra tendrement la main au capitaine.

On voyait la foule s'avancer lentement et former un cercle autour

de la place où l'on devait bâtir la maison. On invita le propriétaire, les siens et les hôtes les plus distingués à descendre dans les fondemens où l'on avait dressé et plongé la pierre fondamentale, prête à être couchée. Un maçon bien endimanché, tenant la truelle d'une main et le marteau de l'autre, prononça un beau discours en vers, que nous rapporterons d'une manière bien imparfaite et en prose.

« Trois choses sont, dit-il, à observer dans un bâtiment; le choix de l'emplacement, la solidité des fondemens et l'exécution. Le premier point est l'affaire du maître; car, de même que dans la ville c'est au prince et à la commune à déterminer la place où l'on doit bâtir; à la campagne, c'est la prérogative du

propriétaire de dire : c'est là, et non ailleurs que doit être ma demeure. »

A ces mots Edouard et Ottilie n'osèrent se regarder, quoiqu'ils fussent vis-à-vis l'un de l'autre et assez rapprochés.

« Le troisième point, l'entière exécution, est l'affaire de plusieurs professions. Que dis-je, il y en a très-peu qui n'y trouvent place. Mais le second point, la fondation est l'affaire du maçon, et nous osons le dire, le point principal de toute entreprise. C'est une affaire grave, et notre vocation est sérieuse, car cette solennité se passe dans la profondeur. C'est ici dans cet espace étroit et creusé que vous nous faites l'honneur de paraître comme témoins de notre mystérieuse entreprise. Bientôt nous placerons cette pierre tail-

lée avec tant de soin, et bientôt ces fossés, ornés par la présence de tant de belles et dignes personnes, vont être comblés et ne seront plus accessibles.

» Cette pierre qui, par ses angles indique ceux du bâtiment, qui, par sa régularité désigne celle du bâtiment, et par sa position verticale rappelle l'aplomb indispensable à toutes les murailles, nous pourrions la coucher tout simplement, et son propre poids l'assurerait assez; mais nous devons y ajouter un ciment, la chaux. Car, de même que les hommes, quoique doués par la nature d'un penchant réciproque, sont encore rapprochés et retenus par la puissance des lois; de même, les pierres, quoique taillées de manière à se toucher dans toutes leurs faces, sont encore plus

puissamment unies par la force du ciment ; et comme il ne conviendrait pas que vous demeurassiez oisifs, au milieu de l'activité générale, vous ne dédaignerez pas de coopérer à notre travail. »

Alors il présenta sa truelle à Charlotte, qui jeta de la chaux sous la pierre; on pria plusieurs personnes d'en faire autant, et la pierre fut couchée de suite ; alors on présenta le marteau à Charlotte et aux autres pour consacrer expressément en frappant trois coups, l'union de la pierre avec le sol.

« Maintenant, à la vérité, continue l'orateur, le maçon travaille à découvert, mais si son travail n'est pas caché, il tend à cacher son travail. Ces fondemens faits avec tant de régularité furent comblés, et en voyant

ces murs même que nous élevons vers le ciel, à peine daigne-t-on penser à nous. Les yeux sont plus frappés par l'ouvrage du tailleur de pierre et du sculpteur; et nous devons nous trouver fort satisfaits lorsque le blanchisseur efface entièrement les traces de nos mains par son crépissage, son polissage et ses couleurs.

» Qui pourrait donc être plus intéressé à se donner sa propre approbation, lorsqu'il sait bien, que le maçon? quel autre que lui, est plus encouragé par le témoignage de sa propre confiance? Lorsque la maison est achevée, planchéiée et carrelée, que l'intérieur est couvert de ses ornemens, son regard pénètre au dedans de toutes ces enveloppes, et

admire la perfection et la régularité de ces joints auxquels l'ensemble doit son existence et sa solidité.

» Mais celui qui a commis un crime doit craindre qu'il ne vienne à être découvert malgré tous ses efforts ; de même celui qui a fait le bien en secret doit s'attendre qu'on le connaîtra, quoiqu'il désire tenir le secret ; c'est pour cela que nous faisons de la première pierre un monument ; dans ces creux souterrains, on dépose divers objets, pour servir de témoignage à la postérité la plus reculée. Ces morceaux de métal fondu contiennent des inscriptions, sur ces plaques sont gravées diverses choses remarquables ; nous renfermons dans ces jolies bouteilles de verre du meilleur vin vieux avec l'in-

dication de l'année où il a été fait; on y jette des monnaies de diverses valeurs, frappées dans le courant de cette année ; tout cela nous le devons à la générosité du propriétaire: Mais il reste encore de la place pour ceux de nos hôtes ou des spectateurs qui désireraient transmettre quelque chose à la postérité. »

Après avoir fait un moment de silence, l'ouvrier regarda autour de lui; mais, comme il arrive ordinairement en pareille occasion, personne n'était préparé, tout le monde était embarrassé ; enfin, un jeune officier se met en avant et dit: « Si je dois mettre dans ce trésor quelque chose qu'on n'y ait pas encore mis, je vais détacher de mon uniforme une paire de boutons, ils méritent bien aussi d'aller à la postérité. » Sitôt dit, sitôt fait ; alors il

fut imité par plusieurs personnes ; les femmes s'empressèrent d'y déposer les peignes de leurs cheveux ; on n'épargna ni les fleurs, ni les autres ornemens. La seule Ottilie restait immobile, jusqu'à ce qu'Edouard détourna par un mot amical son attention des objets disposés ; elle détacha la chaîne d'or qu'elle portait à son cou à laquelle était suspendu le portrait de son père, et la posa légèrement sur les autres bijoux ; alors Edouard se dépêcha de faire poser et sceller le couvercle, qui devait y être adapté.

Le jeune compagnon, qui fut celui qui mit le plus d'empressement à faire cette opération, reprit alors sa contenance oratoire et continua : « Nous posons cette pierre, fondement éternel, qu'elle assure à jamais

la jouissance des possesseurs actuels et futurs ; mais tandis que nous enterrons ici, pour ainsi dire, un trésor, faisons en même tems une réflexion fondamentale, songeons à l'instabilité des choses humaines. Imaginons que ce couvercle si bien scellé, sera peut-être un jour enlevé, et cela ne peut arriver que par le renversement de l'édifice que nous n'avons pas encore élevé.

» Mais afin qu'il s'élève, faisons trève à nos pensées sur l'avenir ; occupons-nous du présent. Nous allons, après que la fête sera terminée, avancer notre ouvrage, de manière qu'aucun de ceux qui doivent travailler sur notre fondation n'eût à échouer ; que la bâtisse s'élève et se termine avec promptitude, et que des fenêtres qui n'existent pas encore, le propriétaire,

les siens et ses hôtes regardent joyeusement la contrée qui les environne. C'est à leur santé et à celle de toute l'assemblée que je vais boire. »

Alors il vida d'un seul trait une grande coupe de verre bien poli, et il la jeta en l'air, car c'est le signe de la joie la plus vive que de briser le verre dont on s'est servi; mais cette fois, la chose ne se passa pas ainsi; le verre ne revint point à terre, et cela sans aucun miracle.

Pour avancer la bâtisse, on avait déjà terminé les fondemens de l'angle opposé; on avait même déjà commencé le mur et établi pour le continuer un échafaudage assez élevé. On l'avait, particulièrement pour cette solennité, couvert de planches, et on y avait placé, au profit des ouvriers, un grand nombre de specta-

teurs. Le verre prit sa direction vers ce point, et fut retenu par quelqu'un qui regarda cet évènement comme de bon augure pour lui.

Il le fit voir de tous côtés, le tenant toujours à la main, et l'on y distinguait les lettres E et O gravées avec de beaux dessins. Ce verre avait été fait pour Edouard dans sa jeunesse.

Lorsque le peuple eut quitté l'échafaud, les plus lestes d'entre les hôtes voulurent y monter pour jouir du coup d'œil; ils ne pouvaient assez vanter les points de vue qu'on y découvrait de tous côtés, car on voit un grand nombre de nouveaux objets, lorsque, placé sur un point élevé, on s'élève encore un peu plus. Dans l'intérieur du pays, on aperçoit plusieurs nouveaux villages, en suivant distinctement la trace argentée de la

rivière ; quelqu'un prétendit même apercevoir les environs de la capitale dans la partie postérieure ; derrière des côteaux brisés , s'élevaient les sommets bleuâtres des montagnes éloignées , tandis qu'on voyait l'ensemble de la contrée voisine. On devrait bien , s'écria l'un d'eux , réunir les trois étangs en un seul lac, alors il ne manquerait rien à la beauté du coup d'œil.

— Cela serait possible, dit le capitaine, car ils formaient anciennement un seul lac au pied des montagnes.

— Je demande au moins grace pour le groupe de platanes et de peupliers , qui fait un si joli effet au milieu de l'étang, dit Edouard. Voyez, dit-il , en se tournant vers Ottilie et la faisant avancer de quelques pas , c'est moi qui ai planté ces arbres.

— Y a-t-il déjà long-tems ? demanda Ottilie. Ils sont de votre âge, répondit Edouard. Oui, ma chère enfant, je plantais déjà que vous étiez encore au berceau.

La société rentra dans le château. Après le dîner, elle fut invitée à une promenade dans le village, pour voir les nouveaux établissemens qu'on y faisait aussi. Le capitaine y avait déjà rassemblé les habitans au-devant de leurs maisons ; ils n'étaient point en ordre, mais naturellement groupés par familles ; une partie s'adonnait aux occupations de la soirée, tandis que d'autres se reposaient sur des bancs nouvellement construits. Il leur avait fait un devoir, et ils se faisaient un plaisir de renouveler tous les dimanches et fêtes une réunion, dont l'ordre et la propreté faisaient tout l'orne-

ment. La douce familiarité qui s'était établie entre nos amis, est toujours désagréablement interrompue par l'arrivée d'une société plus nombreuse. Ils se félicitaient tous les quatre de se retrouver seuls dans la grande salle ; mais ce plaisir fut un peu troublé par une lettre qu'on remit à Edouard, et qui annonçait de nouveaux hôtes pour le lendemain.

— Nous l'avions bien prévu, s'écria Edouard, en s'adressant à Charlotte, que le comte ne resterait pas en arrière ; il vient demain.

— Ah ! la baronne n'est donc pas loin, reprit Charlotte ?

—Sans doute, dit Edouard, elle arrivera aussi demain, de son côté ; ils demandent l'hospitalité pour une nuit, et se proposent de repartir ensemble après-demain.

— Ottilie, dit Charlotte, nous aurons le tems de faire nos préparatifs.

— Quelles dispositions ordonnez-vous? demanda Ottilie.

Charlotte lui fit part de ses vues en général, et Ottilie s'éloigna.

Le capitaine prit des informations sur les relations de ces deux personnes, qu'il ne connaissait pas encore.

Ils avaient conçu l'un pour l'autre une violente passion, étant tous les deux dans les liens d'un autre mariage. Le trouble apporté dans deux mariages à la fois fit de l'éclat; on songea à se séparer. Cette séparation était facile pour la baronne, impossible pour le comte. Ils furent obligés de s'éloigner l'un de l'autre en apparence, mais leur liaison subsista; et si l'hiver ils ne pou-

vaient pas se voir à la cour, ils se dédommageaient l'été par des voyages et en allant aux eaux. Ils étaient un peu plus âgés qu'Edouard et Charlotte, et s'étaient très-liés tous les quatre dès leur jeunesse à la cour. Cette liaison s'était maintenue, quoiqu'on fût loin d'approuver toute leur conduite ; mais cette fois leur arrivée fit quelque peine à Charlotte, et si elle en avait bien recherché le motif, elle aurait vu que c'était à cause d'Ottilie. Un pareil exemple était dangereux pour les mœurs de cette excellente enfant.

Ils auraient bien pu attendre encore un couple de jours, dit Edouard, comme Ottilie rentrait, et me donner le tems de mettre tout en ordre pour la vente de ma métairie. La minute est prête ; j'ai là une copie, mais

j'ai besoin d'une seconde, et notre vieux secrétaire est malade. Le capitaine et Charlotte s'offrirent, mais on fit des objections.

— Donnez-moi cela, s'écria Ottilie avec vivacité.

— Tu n'en viendras jamais à bout, dit Charlotte.

— J'en aurais besoin pour après-demain matin au plus tard, dit Edouard. — Cela sera prêt, dit Ottilie, et la feuille était déjà dans ses mains.

Le lendemain matin comme ils étaient montés au haut de la maison pour voir si leurs hôtes au-devant desquels ils voulaient aller, arrivaient. — Qu'est-ce qui vient si doucement à cheval, demanda Édouard? Le capitaine fit une description courte de la tournure du ca-

valier. — C'est cela, dit Edouard, car ces détails que tu distingues mieux que moi, conviennent parfaitement à l'ensemble que je vois très-bien; c'est Mittler : mais comment peut-il aller si doucement ?

Le cavalier qui s'approchait se trouvait être Mittler en personne ; on lui fit un accueil amical, pendant qu'il montait lentement l'escalier. — Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier, lui cria Edouard en allant à lui?

—Je n'aime pas les fêtes bruyantes, répondit-il ; aujourd'hui je viens fêter tranquillement avec vous la naissance de mon ami.

— Comment faites-vous donc pour vous dépêcher si fort, dit Edouard en riant ?

— Si vous faites quelque cas de ma visite, je vous dirai que vous la

devez à une réflexion que j'ai faite hier. Je passai la moitié du jour à me réjouir cordialement dans une maison où j'avais rétabli la paix, et là, j'appris qu'on célébrait ici votre fête. Il est pourtant singulier, pensais-je en moi-même, de ne te réjouir qu'avec ceux au milieu desquels tu as rétabli la paix ; pourquoi ne partagerais-tu pas aussi la joie de ceux de tes amis qui sont toujours restés en paix ? Ma résolution fut prise aussitôt et me voici.

— Vous eussiez rencontré hier une plus nombreuse société, dit Charlotte ; nous aurons le comte et la baronne, qui vous ont aussi taillé de la besogne. Cet homme singulier, si bien accueilli par les quatre amis, s'éloigne d'au milieu d'eux avec précipitation, et se met à chercher d'un

air inquiet son fouet et son chapeau : « Ma mauvaise étoile est toujours là lorsque je veux prendre du repos et du plaisir ! Mais pourquoi donc aussi sortir de mon caractère ? je n'aurais pas dû venir, aussi l'on me chasse ; car je ne coucherai pas sous le même toit que ces gens-là, et prenez garde à vous ; le malheur les suit ; ils sont comme un levain qui fait tout fermenter autour de lui. »

On chercha à l'apaiser, mais en vain. « Celui qui attaque le mariage, s'écrie-t-il, quiconque sape par ses discours et ses actions le fondement de toute société morale, aura à faire à moi, et si je ne puis en venir à bout, je ne veux plus rien avoir de commun avec lui. Le mariage est le principe et la fin de toute civilisation ; c'est une institution également appropriée

à tous les hommes de tous les caractères et de toutes les conditions ; il doit être indissoluble, car il cause tant de bonheur, qu'un malheur particulier ne peut être mis en ligne de compte, et encore à quoi donne-t-on le nom de malheur? L'impatience s'empare par fois du cœur de l'homme, et alors il lui plaît de se trouver malheureux. Qu'on laisse passer ce moment et l'on s'estimera heureux de voir subsister encore un lien qui a subsisté si long-tems ; il n'existe point de motif suffisant de séparation. Les peines et les plaisirs forment une partie si essentielle de la condition humaine prise en masse ; qu'il est impossible de tenir compte de ce que l'un des deux époux doit à l'autre ; c'est une dette générale et immense qui ne peut être acquittée:

que dans l'éternité. Cela est quelquefois incommode, je le crois bien, et cela doit être. Ne sommes-nous pas aussi mariés avec notre conscience? et ne voudrions-nous pas souvent être libres? car souvent elle nous fatigue plus que ne peut le faire un mari ou une femme. »

Il parlait avec vivacité et il aurait encore long-tems continué sur ce ton si les cris des postillons n'avaient annoncé l'arrivée de leurs seigneuries, qui, à point nommé, entrèrent chacune de leur côté dans la cour du château. Pendant que toute la maison allait au-devant d'eux, Mittler se cacha, se fit amener le cheval à l'auberge et s'en alla tristement.

Les arrivans furent introduits et accueillis; ils eurent du plaisir à revoir une maison, des appartemens où ils

avaient passé d'heureux jours dans leur jeunesse, et qu'ils n'avaient pas revus depuis long-tems. Leur présence fut aussi très-agréable à leurs amis; le comte et la baronne avaient de ces figures belles et nobles qu'on voit presqu'avec plus de plaisir dans l'âge mûr que dans la jeunesse, car s'ils avaient perdu quelque chose de leur première fraîcheur, leur physionomie respirait plus d'amour et de confiance; ils savaient se rendre agréables l'un et l'autre, leur gaîté, leur aisance se communiquèrent; tout se passait dans la plus grande décence sans qu'on aperçut la moindre apparence de contrainte.

Ce changement s'opéra instantanément dans l'assemblée; les nouveaux venus qui sortaient du grand monde,

comme on pouvait le voir à leurs habits, à leurs manières, à tout leur extérieur, faisaient une espèce de contraste avec la manière d'être, retirée et en secret passionnée de nos amis ; mais elle disparut bientôt lorsque le souvenir du passé vint se mêler au sentiment du présent, et qu'une conversation vive les eût tous réunis.

On ne fut pas cependant long-tems sans se séparer ; les femmes se retirèrent dans leur appartement et trouvèrent un sujet méprisable de conversation dans les confidences qu'elles avaient à se faire, sur le goût, la mode, les habits, la revue des chapeaux et autres bagatelles ; tandis que les hommes s'occupaient des voitures qui étaient dans le dernier genre, et

des chevaux que l'on fit amener; ils commençaient même à faire des marchés et des échanges.

On ne se réunit que pour le dîner; on s'était habillé, et une seconde toilette montra les nouveaux venus avec tous leurs avantages; l'élégance de leurs manières était encore relevée par la richesse de leurs habits.

La conversation fut vive et variée, car tout paraît intéresser des gens de cette espèce; on parla français pour n'être pas entendu des domestiques, et l'on bavarda gaîment sur des objets plus ou moins importans. Il y eut cependant un point sur lequel la conversation se fixa trop long-tems; tandis que Charlotte demandait des nouvelles d'une amie de sa jeunesse, elle apprit avec étonnement qu'elle allait se séparer de son mari.

—Il est fâcheux, dit Charlotte, lorsqu'on croit des amis absens en sécurité, lorsqu'on croit une de ses amies solidement établie, d'apprendre tout à coup que son bonheur est menacé et qu'elle va suivre dans la vie un nouveau sentier peut-être aussi périlleux que le premier.

— Mais, ma chère, dit le comte, c'est notre faute, si nous sommes ainsi surpris. Nous attachons une grande solidité aux choses humaines, et particulièrement aux liens du mariage. Quant au dernier point, ce sont des comédies qui se répètent toutes, qui nous font imaginer des choses incompatibles avec l'allure du monde. La comédie nous représente le mariage comme le but d'un désir contrarié pendant plusieurs actes; au moment où ce but est atteint, la toile

tombe, et cette satisfaction momentanée retentit encore dans nos cœurs.

Dans le monde, c'est autre chose; on continue à jouer derrière la toile, et lorsqu'elle vient à se lever de nouveau, ce peut bien n'être plus la même chose que l'on voit et que l'on entend.

—Mais, ce ne doit pas être une chose si mauvaise, dit Charlotte en souriant; puisque plusieurs de ceux qui ont abandonné ce théâtre sont tentés d'y remonter et d'y prendre un nouveau rôle.

— Il n'y a rien à repliquer à cela, dit le comte. On aime en général à se charger d'un nouveau rôle, et quand on a quelque expérience des choses, on voit bien que ce n'est que cette éternelle durée du mariage qui paraît si peu convenable dans un mon-

de où tout change et varie. Un de mes amis, dont la gaîté s'exerçait surtout dans des projets de nouvelles lois, prétendait qu'on ne devrait se marier que pour cinq ans. C'était, disait-il, un nombre impair qui suffisait précisément pour se connaître, faire quelques enfans, se brouiller, et ce qu'il y avait de plus joli, se raccommoder. Il s'écriait ordinairement que cette première époque se passerait agréablement ! On serait content d'abord deux ou trois ans, puis il importerait sans doute à une des parties, de voir durer ces rapports plus long-tems ; les complaisances augmenteraient plus on approcherait du moment de la séparation : celle qui serait l'indifférente ou même mécontente, serait subjuguée par la douceur ; on oublierait que le tems

passe, comme on oublie dans une bonne compagnie l'heure de partir; et l'on éprouverait la surprise la plus agréable du monde, lorsqu'après l'expiration du terme, on s'apercevrait qu'il avait été prolongé par un accord tacite.

Bien que tout cela fût très-gai et très-joli, et qu'on pût donner à ce badinage un sens très-moral, Charlotte était fâchée de cette conversation, surtout à cause d'Ottilie; elle savait parfaitement bien que rien n'est plus dangereux que des discours trop libres, où l'on traite d'une chose blâmable et répréhensible, comme de tout autre sujet indifférent. Elle chercha donc, avec son adresse ordinaire, à détourner la conversation, mais ce fut en vain. Ce qui la fâchait le plus, c'était de voir qu'Ot-

tilie avait tout arrangé si bien, qu'elle n'avait pas besoin de se lever. Elle n'avait qu'à faire un signe au maître d'hôtel, pour que tout allât à merveille, et quoiqu'elle eût quelques nouveaux domestiques assez gauches à diriger, le service était cependant si exact et si prompt, qu'elle pouvait être toute entière à la conversation.

Le comte continua sur le même sujet, sans remarquer l'intention de Charlotte : il n'était pas ordinairement prolixe dans ses discours, mais cette fois-ci son cœur était aigri par les obstacles qu'il éprouvait dans la dissolution de son mariage : il s'élevait contre les liaisons conjugales, au moment où il désirait en former avec la baronne.

L'ami dont je viens de parler, continua-t-il, avait encore un autre

projet de loi ; il voulait qu'on ne regardât le mariage comme indissoluble, qu'après que les deux époux, ou l'un des deux seulement auraient été mariés trois fois, parce qu'alors on prouverait d'une manière irrécusable, qu'on ne peut s'en passer absolument. Le public saurait aussi alors comment cette personne s'est conduite dans ses liaisons antérieures, et si elle n'a aucun de ces travers qui provoquent la séparation plus que des défauts prononcés, on serait obligé alors de s'informer de l'un, de l'autre, et de surveiller les personnes mariées, aussi bien que les non mariées, pour s'assurer d'avance de la manière dont les choses tourneraient.

—Cela donnerait sans doute beaucoup d'intérêt à la société, dit

Edouard ; car, dans l'état actuel des choses, lorsqu'une fois nous sommes mariés, personne ne se soucie plus ni de nos vertus, ni de nos défauts.

— Si cette loi passait, ajouta la baronne en souriant, nos aimables hôtes de la maison feraient bien de se préparer à monter au troisième échelon.

— Pour eux, repartit le comte, la mort a fait ce que font ordinairement les consistoires, mais de mauvaise grace. — Laissons là les morts, dit Charlotte en l'interrompant, et d'un ton un peu sérieux.

— Pourquoi ? demanda le comte, puisque nous n'en parlons qu'honorablement ; en effet, n'ont-ils pas eu la modestie de se contenter de quelques années, pour tout le bien qu'ils ont laissé ?

— Il est fâcheux, dit la baronne en soupirant, que, dans de pareilles circonstances, on soit obligé de faire le sacrifice des plus belles années de sa vie.

— Certainement, répondit le comte; il y aurait de quoi se désespérer, si l'on ne savait pas qu'il n'y a presque rien dans le monde qui réussisse comme on le désire. Les enfans ne tiennent jamais ce qu'ils promettent, les jeunes gens le tiennent rarement, ou s'ils y sont fidèles, c'est le monde qui y manque.

Charlotte voyant que la conversation prenait une autre tournure, repartit gaîment : — Eh bien ! il faut prendre son parti, puisqu'on s'accoutume bientôt à ne jouir du bonheur que par intervalles.

— Il est certain, dit le comte, que

vous avez été tous les deux bien heureux. Je me les rappelle encore ces années brillantes, où vous étiez à la cour : quand vous dansiez ensemble, tous les regards étaient fixés sur vous, et tout le monde convenait que vous étiez le plus beau couple qu'on pût voir. Hélas ! il n'en est plus question.

— Comme tant de choses ont changé, répondit Charlotte ; nous pouvons écouter ces jolis détails, sans blesser la modestie.

— J'ai cependant, continua le comte, souvent blâmé en moi-même Edouard de n'avoir pas eu plus de persévérance ; car ses parens, malgré leur caractère bizarre, auraient pourtant fini par céder, et gagner dix ans n'est pas une bagatelle.

— Il faut que je prenne son parti,

dit la baronne en l'interrompant ; Charlotte doit partager ce blâme, puisqu'elle n'est pas sans faute ; car, quoiqu'elle aimât Edouard de tout son cœur, et qu'elle le destinât tacitement à être son époux, j'ai été cependant témoin plus d'une fois qu'elle le tourmentait de manière à ce qu'il pouvait facilement prendre la résolution de voyager et de se distraire en s'éloignant d'elle.

Edouard remercia la baronne de cette apologie, par un signe de tête.

—Et puis, continua-t-elle, je dois aussi ajouter un mot pour excuser Charlotte : l'homme qui alors faisait la cour à Charlotte, s'était fait remarquer depuis long-tems par sa constante affection pour elle ; il gagnait à être connu plus que vous ne voulez en convenir.

— Ma chère amie, répliqua le comte avec quelque vivacité, avouez qu'il ne vous était pas entièrement indifférent, et que Charlotte avait plus à craindre de vous que de tout autre. Je trouve que c'est un trait charmant dans le caractère des femmes que celui de continuer si long-tems leur attachement pour une personne de notre sexe, en dépit de tous les accidens qui viennent pour le troubler.

— Ce serait, répliqua la baronne, plutôt aux hommes qu'il faudrait accorder cette bonne qualité ; quant à vous du moins, mon cher comte, j'ai remarqué que personne n'a plus d'empire sur vous qu'une femme à laquelle vous étiez attaché autrefois. J'ai vu par exemple, qu'une simple demande de sa part vous a donné

plus d'activité que vous n'auriez été capable d'en avoir pour l'amie du moment.

On peut, à la rigueur, supporter un pareil reproche, répondit le comte, mais pour revenir au premier époux de Charlotte, je n'ai jamais pu le supporter, par la raison que c'est lui qui est venu séparer ce beau couple vraiment prédestiné à être uni, et qui, ayant une fois vécu cinq ans ensemble, n'avait besoin de craindre ni la seconde ni la troisième époque.

—Nous tâcherons, dit Charlotte, de réparer ce que nous avons perdu.

—Et vous ferez très-bien, dit le comte. Vos premiers mariages, continua-t-il avec véhémence, n'ont été que de ces mariages à tristes souvenirs, et malheureusement tous les mariages, je vous demande pardon

de l'expression, ont quelque chose de rebutant ; ils viennent détruire les plus beaux rapports et y substituer une triste sécurité qu'une des parties fait quelquefois trop valoir. On se marie, et puis on va chacun de son côté. A ces mots, Charlotte qui voulait absolument faire cesser cette conversation, l'interrompit un peu brusquement, et réussit à changer d'entretien. La conversation devint plus générale ; les deux époux et le capitaine purent y prendre part, et Ottilie même s'y mêla. Le dessert, composé des plus beaux fruits entassés dans des corbeilles élégantes entremêlées de vases remplis de fleurs, vint encore ajouter à la gaîté de l'assemblée et à l'amabilité des convives.

Il fut aussi question des changemens que l'on allait faire au parc, et

aussitôt qu'on sortit de table, on se mit en route pour aller le visiter. Ottilie se retira sous prétexte d'avoir des affaires, et continua sa copie. Le comte alla devant avec le capitaine; peu de tems après Charlotte vint les rejoindre. Lorsqu'ils furent arrivés au haut de la colline, le capitaine se souvint de n'avoir pas apporté son plan; il retourna sur-le-champ pour l'aller chercher, et laissa Charlotte seule avec le comte. Celui-ci dit, après le départ du capitaine: — Cet homme me plaît beaucoup; il a de l'instruction et des connaissances très-étendues: il paraît être très-actif et très-solide dans ses travaux. Ce qu'il exécute ici, fait juger de ce qu'il ferait dans une sphère plus élevée. Cet éloge fit à Charlotte un plaisir sensible; elle eut cependant assez de pou-

voir sur elle-même pour mettre du calme dans ses réponses. Mais quelle fut sa surprise, lorsque le comte continua ainsi : « J'ai fait sa connaissance fort à propos ; je sais une place à laquelle cet homme conviendrait parfaitement, et je ne saurais obliger un ami de haut rang d'une manière plus utile qu'en le lui recommandant. »

Ces mots étaient un coup de foudre pour la pauvre Charlotte : toutefois le comte ne s'aperçut de rien, car les femmes, toujours accoutumées à se modérer, gardent pourtant, dans les cas même les plus extraordinaires, une espèce de contenance ; il est vrai qu'elle n'entendait plus rien du discours du comte, qui continua de parler. « Lorsqu'une fois je suis convaincu d'une chose, j'ai bientôt pris mon parti. J'ai déjà arrangé dans ma tête

la lettre que je vais faire pour lui, et il me tarde de l'écrire. Si vous voulez bien me procurer un messager, je l'enverrai encore ce soir. »

Chaque mot déchirait davantage le cœur de Charlotte. Surprise de ces projets inattendus, autant que de son émotion, elle ne pouvait proférer une parole; heureusement le comte ne cessa pas encore de développer ses idées au sujet du capitaine, qui vint très à propos délivrer Charlotte d'une position embarrassante, en attirant l'attention du comte sur le rouleau qu'il avait dans la main. Combien l'ami qu'elle allait perdre lui paraissait intéressant dans ce moment! Elle fit une légère salutation, et s'éloigna, en prenant le chemin de la chaumière. Au milieu de la route, des larmes tombèrent de ses yeux;

elle entra précipitamment dans le petit ermitage, et s'abandonna entièrement au mouvement d'une passion dont elle ignorait encore l'existence il y avait quelques minutes.

Pendant ce tems, Edouard tenait compagnie à la baronne, et se promenait avec elle le long des étangs. Aimant beaucoup à être instruite de tout, cette femme adroite circonvenait Edouard avec une conversation finement combinée, et sut si bien le prendre, qu'elle finit par savoir que son affection pour Ottilie n'en était plus à sa naissance.

Les femmes mariées, lors même qu'elles ne s'aiment pas, n'en font pas moins entre elles une ligue tacite, dirigée particulièrement contre les jeunes personnes de leur sexe. Instruit par une longue expérience, l'es-

prit de la baronne prévit sur-le-champ les suites de ce penchant, et changea, en ferme résolution, une idée qu'elle avait communiquée dans la matinée à Charlotte ; c'était de placer Ottilie dans la ville, auprès d'une amie qui s'adonnant à l'éducation d'une fille unique, cherchait pour celle-ci une compagne de bonnes mœurs, pour être élevée avec sa fille et jouir de tous les avantages d'un enfant adoptif. Elle avait déjà prouvé à Charlotte que ce parti était beaucoup plus avantageux pour Ottilie que celui de rester à la campagne, surtout à cause de son caractère doux et paisible. Charlotte avait demandé du tems pour réfléchir sur cette proposition.

Quoique la baronne fût bien résolue dans ce moment à jouer ce tour

à Edouard, elle flatta néanmoins ses pensées favorites ; car personne n'était plus maîtresse d'elle-même que cette femme ; et cet empire une fois gagné dans des cas extraordinaires, nous accoutume à agir avec dissimulation, même dans les cas indifférens, et nous engage à étendre sur d'autres la même domination à laquelle nous nous sommes soumis, afin de nous dédommager en quelque sorte par un avantage extérieur, de ce qui nous manque intérieurement. A cette façon de penser se joint encore ordinairement une joie maligne de voir entrer avec tant de bonne foi les autres dans le piége que nous leur tendons. Ce n'est pas seulement le succès du moment, mais encore la surprise et la honte qui en résultera pour les dupes, qui nous réjouissent. La baronne, poussée par

cette méchanceté, invita Edouard et Charlotte à venir passer le tems des vendanges dans ses terres. Edouard demanda s'il était permis d'amener Ottilie; à cette question elle répondit d'une manière qu'il pouvait à volonté interpréter en sa faveur.

Edouard parlait déjà avec ravissement des beaux environs de la grande rivière, des côteaux, des rochers et des vignes, d'anciens châteaux, de promenades sur l'eau, des fêtes de la vendange, de la récolte du vin, et s'exprimait, dans l'innocence de son cœur, de manière à laisser apercevoir combien il jouissait d'avance de l'impression que feraient de pareilles scènes sur l'ame encore neuve de son Ottilie. Dans ce même moment, il vit Ottilie s'approcher, et la baronne dit aussitôt à Edouard, qu'il ferait mieux

de ne pas parler à présent de ce projet de voyage, parce que ordinairement les choses dont on se réjouissait si long-tems d'avance n'arrivaient pas. Edouard le promit, mais il la força de marcher plus vite au-devant d'Ottilie, et, dans son impatience, fit plusieurs pas pour la rejoindre. La joie de son cœur s'exprimait dans tout son être; il lui pressa la main, la lui baisa avec transport et y mit un bouquet de fleurs qu'il avait cueillies pendant la promenade. La baronne, à cette vue, ne put se défendre d'un sentiment d'aigreur; car si elle eût été fâchée d'autoriser ce qu'il pouvait y avoir de coupable dans cette inclination, elle n'éprouvait pas moins de peine, sous un autre rapport, de voir un enfant, une jeune personne insigni-

fiante inspirer des soins si délicats.

Quand on se fut mis à table pour souper, un tout autre ton commença à s'établir dans la société ; le comte qui avait déjà écrit et expédié le courier avant de se mettre à table, s'entretint, pendant tout le repas, avec le capitaine qu'il avait trouvé moyen de faire asseoir à côté de lui, et employa beaucoup d'adresse et d'esprit à sonder ses dispositions à l'égard de Charlotte. La baronne, assise à la droite du comte, trouvait peu d'agrément dans sa conversation ; tout aussi peu du côté d'Edouard qui s'était mis en train de boire et qui s'entretenait très-vivement avec Ottilie qu'il avait attirée auprès de lui. Quant au capitaine, il était assis auprès de Charlotte, à qui il devenait difficile, si ce

n'est impossible, de cacher les mouvemens intérieurs qui l'agitaient.

La baronne eut tout le loisir de faire des observations ; elle remarqua le malaise de Charlotte, et comme elle n'avait dans l'esprit que l'inclination d'Edouard pour Ottilie, elle se persuada aisément que c'était aussi la conduite de son époux qui rendait Charlotte rêveuse et chagrine, et se mit à réfléchir sur ce qu'elle aurait de plus pressé à faire pour parvenir à son but.

Quand le souper fut fini, la société se partagea. Le comte qui voulait sonder adroitement le capitaine, employa divers détours pour tirer de lui ce qu'il voulait savoir. C'était une entreprise difficile ; le capitaine était un homme qui parlait toujours avec réflexion et d'une manière assez laconique. Ils se

promenèrent long-tems ensemble d'un côté du salon, tandis qu'Edouard, animé par le vin et par l'espérance, badinait avec Ottilie auprès d'une fenêtre et que Charlotte et la baronne se promenaient ensemble sans se dire un mot de l'autre côté du salon ; leur silence et leur air triste et préoccupé répandirent à la fin une sorte de froid sur le reste de la société. Les femmes se retirèrent dans une aile du château, les hommes dans l'autre, et la journée sembla terminée.

CHAPITRE X.

Edouard accompagna le comte dans sa chambre, et se laissa facilement entraîner, tout en causant, à demeurer encore quelques momens avec lui. Le comte se perdit dans le tems passé, parla avec vivacité de la beauté de Charlotte, et s'étendit avec une chaleur extrême sur tous les charmes de sa figure. « Un joli pied, disait-il, est un précieux don de la nature, c'est une grace que l'âge ne peut détruire. J'ai remarqué aujourd'hui le sien en la voyant marcher ; il devrait toujours au moins être permis de baiser le soulier qui renferme un si joli pied et je voudrais voir renouveler un usage des Sarmates qui pour mieux honorer la

personne qu'ils aiment, se servent de sa chaussure pour y boire à sa santé. Il y a dans cet usage un peu barbare, une expression de sentiment qui m'a toujours plu. »

On n'en demeura pas à louer la pointe du pied de Charlotte, les éloges s'étendirent à toute sa personne. On s'entretint des premières années de sa jeunesse ; on rappela les obstacles qu'on avait opposés à ses entrevues avec Edouard, et toute la peine qu'ils s'étaient donnée, tous les stratagêmes qu'ils avaient imaginés pour pouvoir se dire qu'ils s'aimaient.

—Te souviens-tu, poursuivit le comte, d'une aventure dont je t'aidai à venir à bout avec une amitié et un désintéressement sans exemple ; dans le tems où nos souverains allèrent ren-

dre visite à leur oncle, et vinrent loger dans cet immense château. Le jour s'était passé en cérémonies et en grandes toilettes; une partie de la nuit devait être au moins employée à de plus aimables entretiens.

—Vous étiez parvenu à découvrir le chemin de l'appartement des dames de la cour, dit Edouard, nous pénétrâmes heureusement jusque chez mon amie.

—Qui, par parenthèse, ajouta le comte, beaucoup plus occupée de ne pas manquer à la décence que de satisfaire mon goût, avait gardé auprès d'elle la plus laide de toutes les suivantes; en sorte que pendant que tu étais occupé à entretenir ta maîtresse, je jouais un fort désagréable personnage de mon côté.

—Hier, reprit Edouard, au moment où vous vous fîtes annoncer,

nous nous rappellions cette histoire avec ma femme, et surtout l'aventure de notre retour. Nous manquâmes le chemin, et nous arrivâmes dans l'antichambre qui donne sur le jardin. Comme nous savions fort bien dès-lors comment nous retrouver, nous crûmes pouvoir, sans scrupule, traverser, et passer devant le poste des gardes comme nous avions passé devant les autres. Mais en ouvrant la porte, quelle ne fut pas notre surprise ! le chemin était jonché de matelas sur lesquels ces géants dormaient couchés sur plusieurs lignes. Le seul soldat de faction nous vit avec étonnement au milieu du poste ; mais nous, en vrais jeunes gens pleins d'ardeur, nous sautâmes hardiment par dessus un rempart de bottes, et nous nous fîmes jour au travers, sans qu'un seul de

ces braves gens cessât un instant de ronfler.

— J'avais grande envie de faire un faux pas, dit le comte, afin de donner l'alarme à tous ces gens endormis ; quelle scène bizarre nous aurions eue à leur réveil !

Dans ce moment l'horloge du château sonna minuit.

—Voilà minuit, dit le comte en souriant, et c'est précisément le bon moment. J'ai une grace à vous demander, mon cher baron ; conduisez-moi aujourd'hui, comme je vous conduisis moi-même autrefois. J'ai donné à la baronne la promesse de l'aller voir encore une fois ; nous ne nous sommes pas parlé de tout le jour, après être restés si long-temps sans nous voir, rien n'est plus naturel que de désirer de s'entretenir une heure sur

le ton de la confiance ; montrez-moi le chemin qui mène chez elle, je saurai trouver moi-même le chemin pour en sortir, et dans tous les cas, je ne rencontrerai point de bottes sur mon passage.

— C'est une complaisance que je dois à mon hôte, répliqua Edouard, et je m'en acquitterai avec un vrai plaisir. Seulement il est bon de vous prévenir que nos dames habitent toutes les trois là haut dans cette partie du château. Qui sait si nous ne les trouverons pas encore ensemble, ou si nous n'allons pas donner lieu à quelque bizarre aventure.

— Soyez tranquille, dit le comte, la baronne m'attend. Je suis assuré qu'elle est à présent dans sa chambre et qu'elle y est seule.

—La chose est du reste aisée, reprit Edouard ; en parlant ainsi, il prit une lumière et fit descendre le comte par un escalier dérobé, qui conduisait à un long corridor. Quand ils furent au bout, Edouard ouvrit une petite porte, ils montèrent par un escalier tournant ; Edouard montra au comte, en lui mettant le flambeau dans la main, une porte à droite, pratiquée dans la tapisserie, qui s'ouvrit d'abord au premier effort, donna le passage au comte, et en se refermant sur lui, laissa Edouard dans une profonde obscurité.

Une autre porte à gauche conduisait dans la chambre à coucher de Charlotte. Edouard entendit parler, et s'approcha pour écouter. Char-

lotte parlait à sa femme de chambre : Ottilie est-elle déjà couchée ? — Non, madame, répondit-on, elle est encore en bas à écrire. — Eh bien, allumez la lampe de nuit, dit Charlotte, et allez-vous-en, il est tard, j'éteindrai moi-même ma bougie et je me coucherai seule.

Edouard entendit avec ravissement qu'Ottilie écrivait encore. C'est pour moi qu'elle est occupée, se dit-il en lui-même en triomphant. Absorbé par cette pensée, il voyait au milieu des ténèbres son Ottilie assise et occupée à écrire ; il s'approchait d'elle, il la voyait se tourner vers lui ; il sentait un désir insurmontable d'être encore une fois auprès d'elle. Mais il n'y avait point de passage qui conduisît à l'entresol

où elle demeurait. Il se trouvait dans ce moment tout à côté de la porte de sa femme ; une singulière idée d'échange lui vint dans la tête ; il chercha à ouvrir la porte, il la trouva fermée ; il heurta doucement, Charlotte n'entendit pas.

Elle se promenait à grands pas dans la chambre voisine, elle revenait sans cesse sur les idées qu'elle avait si souvent roulées dans son esprit depuis la proposition inattendue du comte. Le capitaine était encore présent à ses yeux. Il remplissait encore la maison, il animait encore les promenades par sa présence, et il devait partir, tout allait devenir désert pour elle ! elle se disait à elle-même tout ce qu'on peut se dire pour se consoler, elle allait jusqu'à

anticiper, triste adoucissement à la douleur ! sur le moment où le tems aurait calmé ses peines. Pauvre Charlotte, tu sentais bien que ce calme qui succède à une passion éteinte est celui de la mort.

Les larmes succédèrent avec abondance, ce qui la soulagea d'autant plus qu'il lui arrivait rarement de pleurer. Elle se jeta sur son sopha, et s'abandonna à toute sa douleur. Edouard, de son côté, ne pouvait pas se résoudre à quitter la porte; il heurta encore une seconde fois, et une troisième fois assez fort pour que Charlotte pût l'entendre distinctement. Elle se leva avec une sorte d'effroi. Serait-ce le capitaine ? telle fût sa première pensée ? oui, c'est lui, ce doit être lui ! mais non, c'est impossible ! Elle prit cela pour une

illusion ; cependant elle l'avait bien entendu ; elle désirait, elle craignait de l'avoir entendu. Elle alla dans sa chambre à coucher, et s'approcha doucement de la porte qui était fermée au verrou. Elle s'en voulut d'avoir eu peur : ne serait-il pas très-possible que la comtesse eût besoin de quelque chose? se dit-elle à elle-même, et elle cria d'un ton fort naturel ; c'est moi, répondit une voix faible. — Qui? répondit Charlotte, qui ne distinguait encore personne. L'image du capitaine se présentait dans ce moment devant ses yeux. Une voix plus claire dit alors : C'est Edouard ! Elle ouvrit, et son époux s'offrit à elle ; il l'aborda en plaisantant. Charlotte se trouva en état de lui répondre sur le même ton. Edouard, au lieu

de lui annoncer le but de sa visite, augmentait encore l'embarras de Charlotte par des explications énigmatiques.

—Je vais t'avouer pourquoi je suis venu, lui dit-il à la fin; j'ai fait ce soir le vœu de baiser ton soulier.

— Mais il y a long-tems que cela ne t'est arrivé, dit Charlotte.

— Tant pis et tant mieux, répliqua Edouard.

Charlotte s'était assise sur un siége pour dérober à ses regards son léger vêtement de nuit. Edouard se jeta à ses genoux, et elle ne put empêcher qu'il ne baisât son soulier, et que le soulier lui étant resté à la main, il ne pressât tendrement son pied contre sa poitrine.

Charlotte était une de ces femmes qui, douées par la nature de

sens peu actifs, conservent dans le mariage, sans intention préméditée comme sans contrainte, les manières et la réserve d'une amante ; jamais elle ne faisait d'avances à son mari, à peine même répondait-elle aux siennes ; mais sans marquer ni de la froideur, ni une sévérité repoussante, elle savait garder le ton d'une tendre épouse, dont la pudeur s'effarouche même de ce que l'hymen autorise. Une autre circonstance fortifiait encore ce soir-là cette disposition ; elle aurait désiré ardemment de voir son époux s'éloigner. L'ombre du capitaine la poursuivait et semblait lui reprocher sa condescendance ; mais ce qui semblait fait pour éloigner Edouard était ce qui l'attirait davantage. Charlotte éprouvait une agitation visible ; elle avait pleuré, et les

larmes donnaient une expression de grace toute particulière à son visage. Edouard était si aimable, si caressant, si pressant; il la priait, car il n'exigeait rien, de lui permettre de rester auprès d'elle, il cherchait tantôt d'un ton sérieux, tantôt avec gaîté à la persuader, sans avoir l'air de se douter qu'il eut des droits; enfin elle cède et il éteint la lumière avec transport.

A la sombre lueur de la lampe, l'amour, l'imagination maintinrent leurs droits sur la réalité. Edouard tenait Ottilie dans ses bras : l'image du capitaine était présente aux yeux de Charlotte ; une délicieuse illusion confond l'objet qu'on désire et celui qu'on possède; ils passèrent ainsi une partie de la nuit au milieu de mille entretiens divers, et de plaisirs

où le cœur n'avait aucune part ; mais lorsqu'Edouard, le lendemain s'éveilla sur le sein de son épouse, le jour lui sembla découvrir un abîme de tristesse, le soleil lui sembla éclairer son crime; il se retira doucement d'auprès d'elle, et Charlotte à son réveil fut surprise de cette étrange solitude.

FIN DU TOME PREMIER.






BIBLIC